

*À partir de Christine Jeanney,
«Yoko Ono dans le texte »,
publie.net 2018.
Atelier ouvert du 23 février au 1^{er}
mars 2025.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi De tout.....</i>	6
<i>Philippe Liotard la peur du père.....</i>	7
<i>Patrick Blanchon La peur de ne plus trouver les mots</i>	9
<i>Marie Moscardini De rien</i>	13
<i>Catherine Serre Nous aurions su leurs peurs</i>	14
<i>Noëlle Baillon Absolue.....</i>	16
<i>Laurent Stratos L'homme immobile (première version)</i>	18
<i>Solange Vissac Écorchée vive</i>	21
<i>Line di Pietro And i'm not afraid to die.....</i>	24
<i>Raymonde Interlegator Même pas peur.....</i>	26
<i>Clarence Massiani Tremblements</i>	28
<i>Danièle Godard-Livet « Qu'avez-vous fait la semaine dernière ? »</i>	33
<i>Nathalie Holt Silence.....</i>	34
<i>Françoise Renaud Sa vie même</i>	36
<i>Piero Cohen-Hadria Abandonné toute décence</i>	38
<i>Annick Nay À jamais</i>	42
<i>Françoise Guillaumond À ce soir</i>	46
<i>Carole Temstet Tante Sybille</i>	48
<i>Nicolas Larue Sens la peur.....</i>	50
<i>Olivia Scélo Peur familière.</i>	53
<i>Ève François Pleins feux sur les ombres</i>	55
<i>Jacques de Turenne Un passant</i>	59
<i>Émilie Marot Peur de</i>	63

<i>Rebecca Armstrong Dans la ville</i>	65
<i>Marion Lafage Lee Miller</i>	68
<i>Bernard Dudoignon Lapin</i>	70
<i>Monika Espinasse Même pas peur</i>	72
<i>Christine Eschenbrenner le dit d'une vieille âme de chêne</i>	74
<i>Cécile Bouillot Pibull, rotweiler</i>	77
<i>Catherine Plée Et peur de sa peur</i>	79
<i>Lisa Diez Donald et Marina</i>	81
<i>Valérie Mondamert Le père</i>	83
<i>Jean-Luc Chovelon La peur d'Oriane</i>	84
<i>Anne Dejardin Peur du noir</i>	88
<i>Antoine Hégairre Peur du dos</i>	90
<i>Pierre Ménard Un vide que rien ne comble</i>	91
<i>Laurent Peyronnet L'étouffoir qu'est la peur</i>	95
<i>Catherine Koeckx Monsieur K</i>	97
<i>Nicolas Rodot Corps caverneux</i>	99
<i>Laure Humbel Si seulement</i>	102
<i>Claude Énuquet Préfère pas</i>	104
<i>Philippe Sahuc Saüc La peur à Paul</i>	106
<i>Isabelle de Montfort Son visage</i>	108
<i>Aline Chagnon Peur de la chute</i>	110
<i>Angelo Colella Le Personnage</i>	111
<i>Alexia Monrouzeau L'artpentie sans le sexe</i>	113
<i>Caroline Diaz On ne peut pas éviter qu'une montagne s'effondre</i>	115
<i>Michèle Cohen Rue de la peur</i>	116
<i>Christophe Testard FAIS TOI PEUR</i>	117
<i>Anne Dejardin Peur de naître fille</i>	120
<i>Juliette Derimay Mow a peur</i>	122
<i>Anh Mat peurs images</i>	124
<i>Brigitte Célérier Souviens-toi de la crainte</i>	126
<i>Fabienne Savarit L'indicible</i>	128
<i>Laurette Andersen Peurs oubliées</i>	130
<i>Lamia Gormit Peur qu'après</i>	132

de tout au début

puis la parole venue

de tout désormais

De quoi à peur l'enfant devant la rivière ? Du père, et avec elle viennent toutes les peurs. La peur du noir, la peur du silence et des bruits dans le noir, la peur de réveiller le père, la peur que le père arrive alors que l'enfant a laissé la lumière allumée et ne dort pas, la peur de faire du bruit, la peur de mal faire, la peur de traverser la rivière, la peur de traverser le pont s'il y avait un pont, la peur de partir, la peur de rester, la peur de se mouiller, la peur de ne pas traverser, la peur que le père arrive, la peur qu'il le trouve au bord de la rivière, la peur que le père le voit, l'attrape, même s'il est en train de traverser, même s'il a déjà traversé, le père irait le chercher, il le talocherait, le balancerait au sol et le frapperait en gueulant, l'enfant a la peur du père dans ses tripes devant la rivière, il a peur d'être enfermé, coincé, fait comme un rat, peur que le père le trouve dans la cave où il le dérouillerait, l'enfant a peur que le père l'enferme, dans le noir, dans le silence où chaque bruit, craquement, accentue la peur, l'enfant a peur que le père meurt, que la mère meurt, que la grand-tante meurt, que la grand-mère meurt, que le petit frère et la petite sœur meurent, alors il fait des prières, il a peur qu'elles soient mal faites, mal dites, peur de commettre un péché en priant pour les siens alors qu'il n'a rien fait pour mériter que Notre Père l'écoute ou que la Mère de Dieu ait pitié de lui, pauvre pécheur-fugueur, les pieds presque dans l'eau il a peur de laisser son frère, sa sœur, de faire pleurer sa mère, d'inquiéter la grand-tante et la grand-mère, il a peur d'avoir froid, il a peur de se perdre, il a peur de revenir dans sa chambre, il a peur de se coucher dans son lit, il a peur que le père l'empoigne par

les cheveux et le sorte du lit après l'avoir cherché partout sans penser aller jusqu'à la rivière, il a peur de la voix du père, des paroles du père, il a peur de la rivière, peur de ce qu'il laisse, peur de ce qu'il va trouver ou ne pas trouver, peur de ce qu'il va voir et de ce qu'il ne verra plus, toutes les peurs sont dans la peur du père qui n'a peur de rien, il a peur du tonnerre, peur des éclairs, peur de la foudre qu'il a vue une fois tomber sur la tour, et le père qui jurait nom de Dieu de nom de Dieu, il a peur du courant de la rivière malgré les bâtons pour s'appuyer, il a peur du loup, il a peur d'être suivi par des bêtes la nuit, il a peur de dormir dehors, il a peur de rentrer, il a peur de l'indifférence du père, il a peur que le père l'abandonne, il a peur de traverser la rivière et la route et les champs et la montagne dans laquelle il y a peut-être le loup dont il a peur, il a écouté *la Chèvre de monsieur Seguin* lue par Fernandel, « Hou, hou faisait le loup », il a peur de ne pas être aussi courageux que Blanquette, il a peur d'avoir faim, il a peur des serpents, il a peur des enfants du village, il a peur de ne pas retourner à l'école, il a peur de ne pas réussir à l'école, il a peur que le père se fâche de ses résultats à l'école, il a peur de ne pas avoir assez de force, de ne pas savoir se battre, de ne pas devenir un homme, il a peur des voleurs, il a peur d'avoir peur, il a peur de mourir au pied d'un arbre et que son père le retrouve mort, qu'il le prenne dans ses bras, qu'il traverse la rivière dans l'autre sens pour le porter sur son lit où la grand-tante, la grand-mère, sa mère et son père le veillerait, sans rien savoir de la peur qui l'a saisi, l'a conduit à la rivière, l'a poussé à la traverser

Puis il arriva que je me mette à lui imaginer des peurs. Mais sur quelle base, quelle référence, quel modèle ? À part les miennes, et encore. Car assez vite, je me rendis compte que j'étais tout aussi incapable de poser des mots sur mes propres peurs que sur celles de X. Comme si tout un pan du vocabulaire au sujet de la peur, de nos peurs, s'était évanoui. Nous vivions désormais dans un monde sans peur, et donc nous n'avions plus besoin de mots pour la désigner.

Ce que nous éprouvions n'avait plus rien à voir avec la peur. Même la peur, on nous l'avait volée. Nous n'avions plus droit qu'au malaise, à la gêne, à l'angoisse, au stress, à l'inquiétude, à l'intranquillité.

Mais admettons.

Admettons que X ait eu peur, un jour, au siècle dernier, dans son enfance. Il faudrait alors rechercher les caractéristiques primales de cette peur. L'invisible, l'inéluctable, l'abandon : ces vieux termes remonteraient à sa mémoire comme un dépôt enseveli depuis des millénaires sur un fond marin. Tous les enfants ont eu peur un jour, une nuit, au siècle dernier. C'était courant. Si désormais, on ne leur laisse plus le temps d'avoir vraiment peur. La tablette, la télé, les téléphones portables diffusent des craintes bien encadrées, contrôlables aisément par les parents, faciles à expliquer, accompagnées de tout un arsenal de combines pour les éluder.

Admettons que l'invisible ne soit plus vraiment une valeur sûre. Du moins, l'invisible tel qu'en parlaient Maupassant, Edgar Poe, Lovecraft et tant d'autres avant eux. Comme si le modernisme, avec l'électricité, puis plus tard les néons et les LED, avait fait disparaître ce que recouvrait auparavant l'invisible. Un jeu de bonneteau. L'invisible d'hier encore était là, on change la donne, on appuie sur l'interrupteur, on rallume, où est-il ? Peut-être logé dans des mots tout neufs, sous blister : complot, fake news, lanceur d'alerte, État profond, Davos.

Admettons alors qu'on puisse changer d'éléments de langage aussi aisément que l'on modifie notre perception de la réalité. Admettons que X, au siècle dernier, ait éprouvé tout un pan des peurs ataviques de l'humanité et qu'il ait été témoin de ce cambriolage. Du fait qu'en changeant la fréquence de ce qu'avait été, depuis l'origine des temps, l'invisible — aussi facilement qu'on change de station de radio — on ait modifié, en quelque sorte, le génome humain. Ce ne serait pas totalement sot de songer que certains eussent pratiqué ce sport à profit. Pour faire toujours plus de pognon, évidemment. Puisqu'il n'y a plus que cela qui compte.

Admettons que ce genre de chose soit également inéluctable. Qu'il ne faille pas s'illusionner, que les époques précédentes aient été mieux équipées en vocabulaire pour s'effrayer ou se rassurer sur ces phénomènes électriques, magiques, que sont nos émotions, nos pulsions. Rester sans voix devant la peur. En être ébahi, ébaubi, tout autant que devant le désir. On comprend presque aussitôt ce lien entre la peur et le

désir dans l'imaginaire des bibliothèques. À la fois la peur de l'immensité du contenu d'une bibliothèque et l'inéluctable qui en découle presque en même temps : se dire qu'on ne pourra jamais tout lire. On ne le pourra plus.

L'universalisme aussi est un mot caduque, lié à une certaine idée que les êtres se faisaient, ou plutôt ne se faisaient pas, de l'inéluctable. On pouvait hier encore s'imaginer posséder une connaissance totale d'un sujet, voire même de plusieurs, sans doute grâce à une transversalité du savoir. Ou encore par analogie. Ce que X éprouva, il s'en était ouvert un jour à Y, avec beaucoup de nostalgie.

Admettons aussi que c'est cette nostalgie de toute une époque envers l'universalisme qui aura engendré la nôtre. Une époque prônant l'oubli, le carpe diem, la méditation pleine conscience, les théories fumeuses sur la sérendipité, l'instant présent. Par paresse, par facilité. Ce qui autrefois nécessitait de lire, de s'interroger, de questionner le monde nous intéresse moins que des réponses toutes faites, destinées à créer l'égrégore d'une nouvelle matrice rassurante.

Admettons que, de toutes les peurs qui auront disparu, l'abandon seul subsiste encore. Dieu nous a abandonnés avec Nietzsche. Que nous reste-t-il après cela, qui puisse ne pas se désagréger sous nos yeux fatigués ? La réalité.

Une idée de réalité nous abandonne, laissant la place à un théâtre d'ombres, à un spectacle grotesque, ubuesque. La foi en l'humanité nous quitte réciproquement à celle que nous avons placée dans nos institutions.

Qu'en est-il de la peur de X, à présent, de son désir, et des nôtres ?

Les mots me manquent cruellement pour les exprimer.
C'est ce que je voulais dire.

Il la voulait, il la cherchait partout dans le monde. Il voyageait, il pilotait, il naviguait, il sautait en parachute, il grimpait en haut des plus grands sommets, il escaladait, il traversait le Grand Nord en solitaire, et il ne l'avait jamais trouvée. Sa peur était de ne jamais la connaître, il aurait tant voulu en avoir au moins une, celle du noir, du loup, du monstre sous le lit, de la tempête, des fantômes, de l'orage, de la solitude, du dentiste ou celle tout simplement de ne pas grandir, mais non il n'avait pas peur. Jamais. Parfois cela le rendait triste, il imaginait que ça devait être bien d'avoir quelqu'un qui aurait pu le rassurer s'il avait eu peur. Alors il imaginait. Et à force d'imaginer, une peur comparable à nulle autre est arrivée, la peur du néant. Il avait beau se dire qu'il n'y avait aucune raison d'en avoir peur puisque selon la définition du dictionnaire le néant n'était rien, mais ce rien lui faisait peur. Lors de soirées entre copains où chacun racontait ses peurs, on lui demandait et toi de quoi as-tu peur ? Il répondait de rien. Ça paraissait prétentieux. On lui disait tu as bien de la chance de n'avoir peur de rien. Il avait une ou deux fois tenté d'expliquer que ce rien était le néant et que ce néant était le rien qui lui faisait peur, son public s'était vite désintéressé de ses explications. Alors il était retourné à ses voyages, à sa vie trépidante à ses sports extrêmes, à sa vie à cent à l'heure puisqu'il n'avait peur de rien.

Je cherchais des peurs pour un personnage et ce texte est venu.

Celles de Jane cultivées aux accents d'Oum Kalthoum et de Feyrouz. Peur d'une nuit désaltérée de thé brûlant. Peur du retour de midi. Peur des éclats de la ville affolée et bruyante. Peur des rues d'asphalte inégale. Peur des trottoirs soudain manquants. Peur du passage de quelques chats maigres. Peur d'un vol d'oiseaux attendu. Peur de la pluie qui tarde.

Celles de la fille assise en haut du toit, cultivées aux accents des départs. Peur d'avoir quinze ans demain. Peur du soleil au rouge du soir. Peur de la prochaine seconde. Peur de s'ennuyer. Peur de ses impatiences. Peur d'un nuage grandissant au loin.

Celles du garçon assis en haut du toit, cultivées aux accents de montagne. Peur d'avoir quinze ans depuis bientôt un an. Peur du prochain désir. Peur de ses rires. Peur de ses impatiences. Peur de l'ennuyer. Peur des éclairs au loin.

Celles de Louise au matin de ses huit ans, cultivées aux accents des responsabilités. Peur de rester seule chez des inconnus. Peur des bêtes à garder. Peur du garçon de ferme. Peur du bâton brandi contre les animaux. Peur des bruits de la nuit. Peur d'une lourde corne. Peur d'un grincement de paille. Peur d'un sabot qui s'écarte. Peur d'un peu de lait bu aux mamelles. Peur du vent. Peur des péchés mortels. Peur d'un coup de tonnerre.

Celles de l'amie qui ne voulaient pas en attendre parler, cultivées aux accents des besoins de voyages. Peur roulée en boule et avalée tout rond. Peur vomie le matin. Peur déchirée dans le fond d'une poche. Peur trempée de peinture et de plâtre. Peur décolorée d'un changement de saison. Peur d'un orage d'automne.

Codicille : tenter de renouer avec les personnages au travers de leurs peurs, des peurs du temps instable pour dire leurs fêlures.

La peur, je croyais la connaître, l'avoir déjà rencontrée. Cet infime sursaut instinctif face à un bruit inattendu, cette brusque inspiration déclenchée par un spasme du diaphragme à cause du frôlement d'une algue sur la jambe pendant la traversée du lac obscur, cette bouche s'ouvrant sur un O muet devant la scène incompréhensible d'un passant anonyme se faisant gifler sans raison par un inconnu. Ce n'était pas de la peur. C'était la réaction d'une enfant pas assez préparée à la surprise, à l'inconnu, à l'angoisse. Pas assez courageuse, trop facilement impressionnable. La peur avec ses couleurs froides, qu'elle soit bleue ou verte, m'était étrangère. D'ailleurs la vraie peur mérite un autre mot. Je le sais maintenant : la peur n'est que la deuxième marche. La première étant l'inquiétude ou même la crainte, ce sont des réactions saines. Suivra l'angoisse, la panique. A ce stade la peur sert la survie, elle permet encore la fuite pour peu que cet instinct reprenne ses droits. Cette chose dehors, elle me cherche, elle va me trouver. Cette chose est réelle, absolument vivante, totalement monstrueuse. Grace à elle, je connais la prochaine étape : l'épouvante. Le cerveau s'égare, aucune idée cohérente n'émerge, le cœur cogne, les oreilles bourdonnent. La chose perçoit-elle mon corps transpirer la peur ? Qu'importe ce n'est qu'une question de temps, la cloison entre-nous est trop fine, la porte ne ferme pas à clé, aucune échappatoire ce placard est sans issue. La chose est méthodique, elle

explore chaque recoin de la pièce, rien ne la presse au contraire le temps joue pour elle, lui permettant d'insuffler à petites doses l'avant dernière étape : l'épouvante. La chose entend-t-elle mon esprit hurler sa peur en silence ? Peut-être. Ses glissements se rapprochent, déjà son ombre se glisse sous la porte occultant le rai de lumière. Nul besoin d'ajouter un grincement à l'ouverture des charnières, la voici face à la petite forme recroquevillée dans le coin. Elle m'a trouvé. Aucune échappatoire à la dernière marche : celle de la terreur. Absolue.

Mes cordons de liaisons neuronales se sont accrochés dans le crochet d'un ancien support de perfusion, je l'entends parler à travers mes implants auditifs, je ne me souviens plus du son à l'état naturel, des sons trop faibles ou trop forts, le temps a effacé mes souvenirs. Alors son cri de colère égalisé par mon processeur interne semble presque drôle, l'intensité de son visage est excessive pour un résultat si doux. Elle semble plus calme maintenant. Le dernier, son trop intense que j'ai entendu, devait être celui de mon père, le soir où je lui appris ma décision. Il ne me comprenait pas, encore une fois ; depuis j'ai les images sans le son d'origine. Je sais que je suis arrivé au bout du programme, je connaissais cette fin avant de signer mon contrat avec la Société Mondiale d'Économie Numérique, tout était écrit, bientôt mes fonctions seraient arrêtées, la société allait récupérer mon caisson mobile pour l'attribuer à un nouveau citoyen du monde responsable. Je n'avais pas été dans une chambre médicalisée depuis quatre-vingt-cinq ans. Le parti du peuple s'était battu pour que la fin de programme ait lieu dans un hôpital, la loi n'a pas changé, puisque je suis là. Je me suis engagé dans ce programme à quinze ans, comme la loi me le permettait. Maintenant que l'heure approche, et que je peux encore laisser des traces numériques de ma vie, j'aimerais qu'il soit écrit dans notre code les éléments suivants, je ne suis du tout

sûr que cela sera lu un jour par qui que ce soit, mais j'ai peur de disparaître sans que mon histoire ne soit écrite, je ne serais que ces quelques lignes, même pas un tas de poussières alors je crois qu'après mon sacrifice j'en ai le droit, alors avant de me lancer dans les détails, je voudrais écrire les grandes lignes au début de ce codage, une synthèse qui prendra peu de place, j'ai droit au moins à ça, après si le reste est effacé, ce sera moins grave, je ne sais que la place sur le disque central de mémoire est compté, tout est compté.

À l'époque, la planète était usée, plus personne ne croyait à son avenir. La surface habitée approchait des cents pour cent. Les océans étaient morts, et l'air était en vente depuis longtemps déjà, la population n'apercevait aucun avenir désirable, la civilisation disparaissait un peu plus chaque jour. Des humains sans langages, hors de toute société organisée, survivaient. La vie ne valait plus rien. L'armée et la police tuaient tous les jours, les tribunaux avaient disparu. Alors le Programme Immobile a été promu par le gouvernement. Le principe était simple, les citoyens qui le souhaitaient signaient un contrat avec la SMEN. Ce contrat vous garantissait cent ans de vie numérique, il avait été finalisé après plusieurs années de recherche et de simulations, le protocole était figé. La contrepartie était la fin de votre vie matérielle, votre cerveau était extrait de votre corps et implanté dans une unité mobile, je devenais après cette intervention, un citoyen responsable, je ne consommais quasiment plus d'air, je ne génértais plus aucun déchet, je n'avais pas besoin de me nourrir, je n'avais plus de problème de santé. Je ne coûtai plus rien à personne. Je pouvais avoir des interactions avec d'autres humains,

échanger avec eux, participer à des activités communes, si je le souhaitais je pouvais exercer une activité, mais ce n'était pas une obligation et je pouvais à tout moment décider de rester sur une base immobile, et vivre autant que je le souhaitais dans le monde virtuel. Je crois que tout le monde essayait au cours de ses deux premières années après l'opération de vivre au contact des autres humains, mais leur stress et le spectacle de leur violence nous en dissuadaient assez vite, et ils nous devenaient assez vite étrangers, alors on arrivait à la base et l'on y restait jusqu'à la dernière ligne du programme. Aujourd'hui que ma fin approche, je ne sais pas comment va le monde au-dehors, cela ne m'intéresse plus, j'ai vécu trop de temps à la base, ma vie est ici. Mais à cet instant je pense à mon père, je voudrais qu'il ait une trace lui aussi dans cette mémoire collective...

Elle, dans l'entre-deux des jours *avec* et des jours *sans*. De jours normaux et de jours de désordre. Avec ces signes d'alerte qu'il fallait repérer très vite pour ne pas sombrer. Alors peur de trop de fatigue, d'une dépense physique ou mentale trop intense. Peur de la survenue dans le bas du crâne d'une migraine. Peur d'une névralgie nouvelle qu'il faudrait pouvoir maîtriser rapidement pour qu'elle n'envahisse pas. Peur de ces insomnies où tout se rejoue à l'infini. Parvenir coûte que coûte à écarter le spectre d'une possible dépression. Peur de ce qu'il pourrait arriver si. Depuis l'enfance, les mots de la peur s'insèrent dans son vocabulaire: la menace des morts qui s'enchainent comme des avalanches, la crainte du miroir alliée à la honte du reflet, la répulsion face à la main du frère qui s'insinue là où il est d'interdit d'aller, le cauchemar de la tête d'animal qui surgit dans ce même miroir et le doute autour de sa véracité. Peur de ces voix venues d'ailleurs qui envahissent. Et face au monde où elle grandit, l'appréhension de se sentir incomplète, de manquer de lucidité, l'inquiétude de ne plus avoir de robe maternelle où blottir son visage, l'absence possible de printemps pour elle et du chant des oiseaux, la phobie d'être regardée, dévisagée, observée comme une bête fauve et de rester incomprise. La crainte de ne pas *être* entièrement, et d'être recluse dans la ouate d'un quotidien sans pouvoir en détacher le motif caché dessous, de rester enfouie sous la couche épaisse du non-être. Le trouble d'oublier tous les petits incidents de la vie qui partent à la dérive. Et la peur de la flaque dans l'allée à franchir, quand l'irréel prend possession de son

corps et que l'on ne peut rien faire d'autre que se recroqueviller et attendre que cela cesse. Peur de la venue des voix à nouveau. Peur que le feu ne soit pas éteint le soir avant de se coucher et que les flammes vacillent sur les murs. Et l'angoisse de ne plus trouver les mots, de n'avoir plus accès à leur transparence, de ne plus pouvoir écrire, d'un jamais plus, mais peur aussi de finir l'écriture d'un livre, des critiques qui allaient suivre; Peur des mutilations de la mort, de ces absences toujours vives. Peur de ces présences invisibles et de ces voix qui envahissent l'esprit, des hallucinations qui font douter du monde réel et peur de passer de *l'autre côté* et d'y rester. Peur de ces vibrations de pensées et de cette folie qui guette, des crises de mélancolie, de cette hypersensibilité permanente et désespérée. Peur de ces voix qui volent autour d'elle, de perdre pied, de trébucher, de ne pas pouvoir se relever, de tomber dans le néant, de la fenêtre par laquelle on peut sauter, des médicaments que l'on peut avaler, de la corde à laquelle se pendre, peur de se suicider encore une fois, faute de retrouver un paradis perdu. Peur de n'arriver plus à vivre. Peur de déborder d'elle-même, de passer la ligne qui mène à la folie, de franchir cette ligne de la folie, de la folie dont on murmure qu'elle est atteinte. Peur de dérapier vers la violence lors des crises. Peur de ne plus pouvoir guérir. Peur de vivre ainsi. Peur de rayer ainsi des jours et des jours de vie. Peur de perdre le contact avec le monde réel. Peur de la nourriture qu'il faut avaler. Peur de l'épuisement après des logorrhées de plusieurs jours. Peur des insomnies, migraines, palpitations,

énervement qui n'en finissent pas de creuser en elle. Peur de penser à la mort en continu pendant les années de guerre. Et ne plus pouvoir assumer et choisir la délivrance. Virginia emplit ses poches de pierres et se suicide le 28 mars 1941 dans la rivière l'Ouse près de chez elle à Monk's House dans le village de Rodmell.

Il n'a pas peur mais il devrait.

Il devrait avoir peur du galop et des sabots qui écrasent et des mottes de terre qui éclatent ; peur des images ralenties et du souffle épais des chevaux ; peur de se battre là sous la pluie, dans le vent, sous le brouillard qui n'est jamais là où il devrait être ; peur du brâme des cerfs qui est comme le bruit des bovins défunts oubliés un jour dans une vallée ; peur de devenir juste un énième fantôme d'ici ; peur de mourir donc oui ; peur de se tenir là si près qu'il peut voir dans l'œil de celui d'en face tout le blanc comme roulent les yeux des chevaux fous que l'on abat toujours à temps ; peur de sentir à tout moment le froid du fer, le chaud du sang ; peur de faire la guerre ; peur d'arracher des hommes à leur sommeil inexistant pour les jeter dans des combats délirants ; peur de parler une langue qui n'est pas la sienne, de se tenir sur des terres qui ne sont pas les siennes, de se battre pour une guerre qui n'est pas la sienne ; peur de ce qui viendra ensuite ; peur des chemins sinueux qu'il va emprunter à pied, une fois les chevaux avalés par la terre ; peur de la couleur de l'herbe qui change soudain d'un vert d'eau au jaune tourment ; peur des vieilles femmes au fond de vieilles fermes ; peur du bois gorgé d'eau qui tient lieu de mesure et de repos ; peur de marcher alors que ses pieds ne sont plus que des écorchures ; peur de dormir dans la boue, sur des portes devenus radeaux ; peur des amis qu'il sait devenus ennemis — la lueur du feu ce soir-là ne

ment pas ; peur du pain qu'on lui donne et des malheurs qu'on lui prédit ; peur que celui qui marche à ses côtés et s'éloigne parfois un jour ne revienne pas ; peur des bateaux qu'il faut prendre de nuit et qui vous emmènent bien où ils l'ont choisi ; peur des chemins de terre qu'on a décrit mais qui n'existent soudain plus ; peur des marées ; peur de la pluie ; peur que ça ne s'arrête jamais ; peur de devenir juste un tas de tissus moisis ; peur des nuits sans alcool et sans chansons ; peur des femmes qu'il n'épousera jamais ; peur de ses compagnons qui disparaissent, partis au matin ou tués dans la nuit ; peur de celui qui chemine toujours derrière ; peur de ne plus se souvenir de ce qu'il y avait avant ; peur d'oublier les lumières et l'Italie ; peur des draps d'enfance souillés et des remontrances ; peur des coursives et des palais ; peur de l'homme inexistant que l'on appelait père ; peur de la chaleur étouffante de celle qu'on appelait mère ; peur qu'au bout, à la fin des honneurs, du brouillard et de la tourbe spongieuse il n'y est finalement rien d'autre que lui.

Le contre-jour le découpait, la fumée de ses cigarettes rejoignaient les nuages, une mer de nuages sous les sommets qu'il n'avait pas eu peur d'atteindre il n'avait pas eu peur de les étreindre non plus, peut-être qu'à les serrer si fort il les avait pulvérisés de ses peurs. Il soufflait la fumée comme une expiration d'altitude un abandon au vent, ses yeux suivaient les volutes, leur danse brisée dans les courants invisibles, avait-il peur des trajectoires fragiles interrompues insaisissables, un sourire ou une résignation offerte à l'abîme. Il avait gravité autour de cette obsession : atteindre, absorber voulait-il toucher les sommets ou les posséder les faire plier sous ses pas avait-il peur d'être lui-même à en vouloir devenir eux, pensait-il qu'en les aimant il pourrait les dissoudre en lui et n'en garder que la poussière au creux de ses paumes. La peur d'aimer il ne savait plus ce que c'était, faut-il avoir aimé ? il l'avait lâchée de si haut comme une valise trop lourde avant de grimper, transformée en vide de répétition, un battement qui ne s'arrête jamais même quand le sol a quitté les pieds ; il avait inspiré longuement rempli ses poumons d'un air glacé presque douloureux il avait toussé longtemps, soufflé lentement regardant la fumée s'enrouler sur elle-même avant de disparaître... avait-il peur de tendre la main tournée vers l'horizon assez pour le toucher... il n'y avait plus de sommet plus de ligne claire juste une immensité absolue, une dissolution, peur

de l'équilibre qui tient à si peu quand la gravité fait son travail, une sensation d'envol une oscillation entre chute et ascension, une fumée de cigarette comme un nuage qui se défait.

Codicille : la peur une crise de conscience

Il tremble, *se balance, se dandine, dodeline* mais pourquoi tremble t'il ainsi ?

Ses longs doigts nerveux papillonnent dans l'air comme voulant se saisir, se raccrocher, à quelque chose qui ne serait pas le vide, quelque chose de tangible, quelque chose de la vérité.

Il tremble, *oscille, frémit, frissonne* comme une feuille *à la seconde où elle se détache.*

Sa peau est presque translucide. Il referme ses poings sur rien, il n'a rien saisi. Il vacille.

Ses pieds le portent à peine, ses jambes flanchent, sa bouche s'ouvre et se referme sur aucun mot, aucun son, seul le souffle haché de sa respiration.

Aurait-il peur ? Oui, mais de quoi ?

Quelles pensées traversent son esprit pour que se dessine sur son visage cette expression torturée ? Quelles images étreignent son cœur meurtri ? Quelle noirceur de nuit sans étoiles le poursuit ? Quels souvenirs lui font ainsi claquer des dents, sueurs froides tombantes dans le cou ?

Arrête, s'il te plait.

Il est cloué sur place, entouré mais personne ne le voit, comme seul et les autres visibles pourtant, n'y changent rien. Son corps de roseau s'agite dans un vent inexistant cherchant à trouver

un appui. Où poser ses mains ? Où asseoir son corps ? A quelle table se retenir ? Contre quel mur ?

Il sursaute et tout tressaille en lui, *fissure, fracture, fêlure, il se fendille et se brise.*

Il a peur ? Oui, mais de quoi ?

Il a peur de sa fragilité,

Il a peur de sa défaillance,

Il a peur de n'être plus aimé,

Il a peur de n'avoir plus envie d'aimer.

Les autres marchent à ses côtés mais ne lui prêtent pas attention. Il tend une main mais n'aspire que le rien, la remet dans sa poche et son pantalon frissonne.

Arrête, s'il te plait.

Il a peur de la légèreté,

Il a peur de la superficialité,

Il a peur des mots qui ne veulent rien dire,

Il a peur de ce qu'il ne peut saisir.

Il attrape son visage dans ses mains et imagine pouvoir sangloter mais ne le fait pas, cela dérangerait.

Il a peur de ne pas savoir vivre,

Il a peur d'être passé à côté de lui,

Il a peur de n'avoir rien compris.

A-t-il dit tout ce qu'il voulait dire ?

A-t-il su écouter le chant des oiseaux ?

A-t-il compris quelque chose de l'amour ?

A-t-il mémorisé ce qu'il a appris ?

A-t-il lu tout ce qu'il fallait lire ?

A-t-il touché ce qu'il y avait de plus tendre ?

Il a la gorge nouée, presque emmurée. Il avale sa salive et cherche la chaise où se reposer, cherche à calmer son angoisse, cherche à éteindre sa détresse, il aimerait qu'on lui prenne la main, arrête.

Arrête, s'il te plait.

Il a peur de n'avoir pas compris ce que devait être sa vie,

Il a peur d'être né dans le mauvais nid,

Il a peur de n'avoir pas assez grandi,

Il a peur de n'avoir jamais su choisir,

Il a peur de ce que le monde pourrait devenir,

Il a peur que les gens aient oublié le danger,

Il a peur d'un passé qui semble ressurgir,

Il a peur de l'amour, il a peur de mourir, il a peur *d'amourir*.

Il est assis, frémissant, le dos très légèrement courbé, passant la paume de ses mains sur ses cuisses dans un va et vient de bas en haut, comme pour se réchauffer. Il a froid et sa peur est glacée, *transie, frigorisée, gelée*.

Il a peur d'avoir fait du mal sans le vouloir,

Il a peur du mal qu'on pourrait encore lui faire,

Il a peur de ses convictions, et s'il s'était trompé ?

Arrête, s'il te plait.

Il ne te sert à rien d'être terrifié,
Il ne te sert à rien d'être intimidé,
Il ne te sert à rien de te sentir menacé,
Arrête, s'il te plait.
La peur n'empêche rien,
La peur n'enlève rien,
La peur n'apporte rien,
Arrête, s'il te plait.
La peur ne t'aide pas,
La peur n'existe pas,
La peur ne te porte pas,
Arrête, s'il te plait.
La peur ne te soulève pas,
La peur ne t'élève pas,
La peur ne t'aime pas,
Arrête s'il te plait.
Elle est dans ta tête,
Elle est sous ta peau,
Mais laisse-la te quitter,
Laisse-la donc s'envoler,
Arrête s'il te plait.

Sois ce que tu es,
Sois ta sensibilité,
Sois ta fragilité,
Sois ta vulnérabilité,
Sois ta délicatesse,

Sois tes tremblements,
Sois ton craquèlement,
Sois ton chancellement,
Sois ta peur.

« Qu'avez-vous fait la semaine dernière ? » réponse attendue lundi soir avant 23h59 (heure de la côte est).

Il ne faisait pas beau, j'attendais les vacances, j'étais encore très perturbée par un échange avec ma nièce, ma fille était sous la tempête de neige à Montréal, j'ai repris l'exploitation des archives du conseil général de ma commune de l'an 3 et de l'an 4, 120 pages grand format du registre des délibérations municipales, photographiées il y a quinze jours sans parvenir à en faire une synthèse simple et claire, j'ai lu Sally Rooney et elle m'a fait penser très fort à Louise Courvoisier dont j'ai vu le film samedi soir Vingt-Dieux, j'ai mangé avec des amis au restaurant Beurre noisette, on m'a dit que j'avais eu de la chance d'avoir si vite une réservation, en plus ils sont fermés les deux semaines prochaines.

Visites domiciliaires, mises sous scellés, réquisitions, questionnaires, tableaux, recensements, dénonciations, certificat de civisme, émigrés, déserteurs, liberté égalité triomphe de la république ou la mort, la patrie en danger, commissaires, Genis le patriote, représentants en mission, suspicion, destitutions, exécutions.

Il est 2.50 sur la côte est ce lundi matin 23 février 2025. J'ai encore le temps. J'ai peur.

Elle parle. Elle parle. Elle dit. Elle récite. Elle clame. Elle déclame, elle scande. Elle bavarde. Elle potine. Elle ne médite pas. Ni ne dénigre. Elle critique. Elle tempête. Elle crie. Si elle jure c'est plutôt contre elle-même – je dirais contre sa peur : j'extrapole ? Elle parle. Elle dit. Elle se couvre de mots. Les siens. Ceux des autres. Elle parle pour donner à entendre mais aussi pour chasser. Elle voudrait tant pouvoir se taire. Elle parle. Elle dit. Pour mettre à distance elle amalgame les mots. Mais que chasse-t-elle avec les mots ? Elle lit, elle apprend, elle dit. Elle se couvre de mots. Elle parle. Elle enterre le silence. C'est un fleuve. Elle ne peut pas se taire. Si le silence était la peur d'où découlent toutes ses peurs. J'imagine. Elle parle. Elle dit. Pour taire le silence. Elle apprend mots et pages ; elle sait une bibliothèque entière. Elle dit, elle joue les mots. La peur n'est pas si mauvaise conseillère : Écoute, entends comme c'est beau. Elle récite. Elle chante. La nuit. Même la nuit. À personne. Elle imagine un interlocuteur comme dans une conversation courante, elle marque des pauses : elle se répond. Lucide elle dit : moi je parle même à personne. Tu ne peux pas te taire, rien qu'une seconde ! Pas plus haute qu'une pomme on lui disait déjà : Ravale un peu ta langue. Elle babillait. Elle babillait. Dans le noir. Contre le noir. Elle parle. Elle rêve. Dans son cauchemar elle parle et aucun son ne sort. Elle hurle de peur. C'est un abîme de silence. Sais-tu qu'elle ne dors plus jamais dans le noir ; elle laisse l'ampoule

allumée au bout de sa tige, comme une servante au théâtre. Je la vois, elle dort. Sous ses paupières et sur ses lèvres passent les mots. Elle parle encore. Presque sans bruit, elle parle. Elle susurre. Pour ne pas dire les mots du silence. Elle dit. Elle enfouit. Pour ne pas entendre les mots de sa peur. Elle parle. Elle dit. Elle récite. Elle chante : Écoute.

j'ai pensé à elle, l'enfant, à sa peur-peur du noir-noir peuplé de la chambre d'enfant ; j'ai pensé au bond de l'éléphant devant la souris dans l'album de l'enfant, il connaît sa peur on lui avait dit, il peut s'écarter du danger : est-ce que le Cyclope aurait dû avoir peur d'Ulysse ou Goliath de David a demandé l'enfant ; j'ai pensé à l'enfant et la mère joue sur la scène de théâtre et la bouche de la mère devient comme du carton et la langue de la mère a tellement durci que les mots ne peuvent pas sortir, l'enfant ne peut pas la sauver. Et celle qui fauche les mots quand elle ose enfin parler ; et celui qui s'enfuit dans la nuit de la ville alors que tout le monde l'attend dans la lumière avec un enfant à peine né. Il y a la peur qui t'empêche et celle qui te propulse on lui avait dit : comment on sait ? J'ai entendu les questions de l'enfant dans la tête de l'enfant : et quand est-ce que tu avais peur et qu'est-ce qui te faisait le plus peur et pourquoi tu n'avais quand même pas peur même si tu avais très peur et pourquoi moi j'ai peur ; est-ce qu'il y a un lien nécessaire entre la peur et la douleur, entre la culpabilité et la peur, entre l'échec et ; j'ai pensé à la sidération qui est un visage de la peur, j'ai pensé aux peurs induites, aux filles par exemple : pour mieux te tenir mon enfant ; j'ai pensé peur comme arme politique ; un autre texte est venu

ce n'est pas se souvenir, c'est dire sa vie même, sa jeune
vie dans le village de Taiknalundur
elle l'enfant Dalia, fille de Mermel, dix ans pas plus

elle dit qu'elle a

peur d'aller au-delà des remparts dans les zones
interdites aux enfants, peur d'être prise en flagrant délit
mais oser le faire quand même, peur de se faire gronder,
peur de la forêt, peur de ce qui gronde dans la forêt, peur
de croiser le loup ou le diable (dans ce pays c'est l'ours le
plus dangereux, l'un d'eux avait terrassé le grand chef
Linagred), peur de franchir la ligne, peur d'approcher la
frontière tellement envie pourtant, peur du sauvage,
peur des bêtes cruelles et du torrent sauvage qui
emporte jusqu'à la mer, peur de l'inconnu, peur des
hommes inconnus, peur peur peur à voir les hommes
comme ils font avec leurs yeux et leurs mains quand ils
ont bu, peur des hommes qui braillent, peur des cris, peur
des regards qui plongent dans le corps des fillettes et des
femmes et des mains qui forcent, peur des rapaces qui
mangent les yeux, peur des montagnes si hautes qu'on ne
s'en sort jamais vivant, peur des points immobiles qui
brillent dans le ciel et ressemblent à des astres ignorés,
peur que les lapereaux derniers-nés meurent de froid ou
de maladie, peur qu'il n'y ait plus rien à manger sinon des
os et des lanières de cuir à sucer, peur que la vie s'arrête

tout court, peur que le soleil ne revienne jamais du moins pas assez fort pour faire pousser l'orge, peur de ne pas se réveiller après une nuit blanche de neige, peur d'être séparée du clan et d'être ensevelie dans un éboulis de rocher, peur de Mermel son père quand il est en colère, peur qu'il ne revienne pas de la chasse tué par un ours, peur du torrent qui avale le cadavre des pères qui ne rentrent pas de la chasse ça s'est déjà vu dans les provinces de l'Est, peur de ne pas savoir quand il faut prendre ses jambes à son cou, peur de sortir du village envie pourtant

Non, il n'y en aura plus — on a abandonné toute décence, on a tout laissé tout sur le pas de cette porte — on fait attention quand même ses médicaments ses goûts culinaires sa façon de respirer et de transpirer — on fait attention il fait le garder en vie — cette petite porte ce réduit ce wc de camping et cette affiche noire et rouge — on a laissé tout sur le monde qui nous entoure, la lettre du pape, la condamnation à mort, le tribunal et la prison du peuple — tout est là, à l'abandon : plus peur de rien — on a laissé agir les autres, sans se décourager en ayant foi en la parole et les écrits, les lettres, les réponses par les journaux, les photos, les discussions sans fin ni fond avec l'encagoulé, un jeune type sûrement, peur de quoi du jugement dernier, il y croit encore peut-être mais non le soleil la lumière la vie éternelle — les recherches ils finiront bien par le retrouver finalement en fin de compte à la toute fin on y arrivera ils y arriveront à moins que non — imagine mon petit Luca il doit avoir deux ans, imagine ma fille enceinte et ce bébé-là, imagine la maison du bord de mer le sable et le soleil la mer l'écume le bleu le ciel les nuages le vent imagine un peu le reste du monde : ici il ne peut pas ouvrir les bras en grand, il ne peut pas voir la lumière sinon celle de son petit livre, celle diffusée par la messe qu'on lui a enregistrée — ce n'est pas qu'il n'ait pas peur mais c'est juste et seulement un sentiment qui ne vaut rien, qui ne sert à rien, qui ne lui serait de rien — non il pense et c'est complètement

inutile — il se remémore les chemises brunes et les vociférations de celui qu'on ne peut pas appeler autrement que *il bouffone* le bouffon ses bottes de cuir son baudrier et son chapeau ridicule — il ne peut pas ne pas savoir qui agit dans les attentats aveugles, qui se compromet auprès des firmes étazuniennes (américaines alors — les Amériques et les menaces du secrétaire d'état — et la chute d'Allende) il ne peut pas ne pas savoir ce qui cogne aux portes du pays, non plus qu'avoir oublier le pacte germano-soviétique comme on disait alors, l'entrée en guerre et les vingt millions de morts ayant foi en ce suprême soviet suprême incarné par un petit père des peuples : c'est le même mot que prend pour dénomination cette prison, ce tribunal et cette sentence — ils ne me laisseront pas mourir mais mourir serait une délivrance — une autre lettre et une autre encore — je marche dans les rues, mes gardes du corps gardent mon corps tandis que derrière eux trois armes à feu tirent dans leurs jambes et dans mon dos — on ne plaisante pas, on a cessé de correspondre avec des photos des bulletins des images ou des journaux c'est terminé — eux dirent ensuite : *« nous n'avions rien contre lui en particulier, il n'était que le représentant de quelque chose qu'il fallait mettre à bas : contre lui en particulier, non, rien, nous ne le portions pas dans notre cœur non plus mais lui n'était rien pour nous, un fantoche, un marionnette : on l'a éliminée comme eux nous auraient éliminés s'ils l'avaient pu et d'ailleurs ils en ont éliminés plus d'un, plus d'une sans pour autant qu'on inquiète ceux qui les ont fait disparaître de la surface de ce monde imbécile et cruel »* — peur de quoi ? De mon ombre peut-être ou de mes rêves ? Je vois ça d'ici, il y a une chanson qui fait *l'autre jour j'ai vu quelqu'un qui te ressemble/ et la rue était comme une photo qui tremble/ si c'est toi qui*

passé le jour où je me promène/ si c'est vraiment toi je vois déjà la scène/ moi je te regarde et toi tu me regardes — il me ressemble je me suis demandé comment la vie m'était quand j'avais son âge, à ce moment-là c'est soixante-et-un et demi — peur de quoi de mes fantasmes il y avait un texte intitulé *l'homme aux rats* à lire pendant les études, une part de cinq autres descriptions, dans lequel on imagine on s'imagine avec les mots dits traduits on s'imagine on l'imagine assis sur le pot et le rongeur fouaille les entrailles — je n'aime pas fouailler comme je n'aime pas ces rêves ces fantômes ces mots qui renvoient à des terreurs — je marche dans la rue je suis seul je me souviens de tonton qui marchait avec son ami ex-nazi dans les rues du septième — non je ne suis pas malade disait-il — il y a quelque mots d'une ancienne juge qui indiquent *j'ai compris que tous les principes qui m'avaient guidée dans ma vie, comme tenir sa parole ou être fidèle en amitié, n'avaient aucune valeur en politique* lui qui était si contourné dans ses paroles, lui l'homme des convergences parallèles et du compromis historique devait, aurait dû le savoir : personne en politique ne tient à la vie de quiconque sinon à la sienne propre et continuer son œuvre et garder son poste et jouir d'un statut privilégié et mourir dans de bonnes conditions à la fin d'une vie bien remplie médaillée reconnue honorée — des funérailles nationales — peur de quoi ? De la béatification dont il sera l'objet ? De la présence de tous ceux qui l'ont trahi à des obsèques dont il avait demandé qu'elles n'eussent pas lieu ? Du pape au président de la nation comme celui du conseil des ministres et des

ministres eux-mêmes ? Peur des honneurs des décorations des gloires des lauriers ? D'ailleurs ce sont les mots qui ont raison : il suffit de permuter les voyelles du mot pour en arriver à son vrai sens, en verbe, la lâcheté et le courage, la gloire et les honneurs, les places et les classes, ses costumes trois pièces et ses gilets, ses cheveux frisés et ni noirs ni blancs, son sourire jamais entier sur les images il est là, encore là, il apparaît revient et se rappelle à mon souvenir encore durant ces journées et ces nuits — il est là je me souviens

vaguement le sentiment de continuer l'été — c'est aussi ce qui a il y a quelque chose qui voudrait qu'à chaque jour corresponde une narration — en réalité j'aimerais que ça ne s'arrête jamais — je *ferai* tourner le Mozart 23 ou le Bach bwv 927 pour que la vie me soit plus douce peut-être tout en continuant à regarder explorer écouter voir lire ces journées-là

La vie des premières fois, qui nous a ému, effrayé, fait grandir, les grandes étapes

dont nous ne nous rappellerons probablement pas, ou alors trop bien... qui resurgiront peut-être, cryptées, douloureuses, énigmatiques... Comme une caisse de résonance, le tempo d'une existence, souhaiter les effacer, réinventer, jouer à nouveau . Faire palimpseste. Comme on dit « faire relation ».

Dent de lait et petites souris : et si la petite souris oubliait ?

L'entrée dans la « grande » classe, fini la maternelle et ses coloriages. Il s'agit désormais, assis sagement de lire, de compter . Pour certains, une épreuve de force, pour d'autres, une joyeuse gymnastique. Se rappeler toujours du dernier rang, peu sollicité, trop lent, hésitant, bafouillant, la machine de guerre sociale en marche. Aujourd'hui, je souhaiterai tellement les serrer dans mes bras, et leur dire que « oui, c'est possible » avec vous, avec nous, tous rangs confondus, joyeusement mélangés . Juste donner un peu plus de temps. Juste mieux expliquer. Juste répéter tranquillement ce qui n'a pas fait sens. Juste ne pas soupirer d'agacements . Juste ne pas, ne pas, ne surtout pas... Ne pas priver d'avenir les futurs poètes, les « saute ruisseaux » qui chaque jour inventent,

en différé, ou qui choisissent leur moment, qui réfutent les assignations à dire au bon moment une évidence .

Et la peur des recommencements... qui paralyse l'action. Comment faire pour sembler oublier, oublier semble impossible, et malgré tout, conjuguer un oubli pratiquement impossible et faire comme si... Comme si, acteur en somme de tout ce qui échappe.

Ainsi l'enfant cheminait, l'enfant grandissait et l'enfant hébétait . Sa marâtre de mère lui avait confié, sans gêne et sans remord, comme si c'était possible, « si sa génération avait pu disposer de la pilule contraceptive, il ne serait pas né » . Vivre dans le non désir. Être une fille dans une fratrie de garçons. Être le garçon dans une fratrie de filles. Être le garçon que personne n'attendait. Et vivre comment, si vivre est bien une option. Ou bien vivre en modèle réduit, moins bien que ... un rabougrissement invisible aux autres, un ratatinement de l'existence, ne pas faire d'ombre . Le vrai enjeu, ne pas faire d'ombre. L'ombre est juste à l'intérieur de toi et tu ne peux l'exposer. Un dialogue intérieur impossible à élaborer. Car la compréhension du monde vient des mots, des phrases, des intonations, des sourires qui les accompagnent, d'une tendresse partagée. Et là, tu ne disposes pas de ce registre d'expressions, qui ajoutent au registre heureux des uns et des autres. Et dont tu ne disposes pas .

Choisir sa vie. Choisir la trame de sa vie. Choisir c'est certes renoncer mais comment renoncer à quelque chose jamais donné ? Partir, voyager, expérimenter, comme un

nouveau-né, se redonner toutes les chances. Le mot chance reste coincé dans la glotte. Et chances au pluriel, si ce n'est pas une faute de frappe, fait franchement injure.

Alors il y eu un premier travail, puis un deuxième plus valorisant Était-ce le bon chemin ? Il ne savait pas. Il ne se sentait jamais à sa place . Il y avait une discordance fondamentale. La peur des fausses notes, la peur de ne pas être dans le bon rythme, la peur de ne pouvoir s'exprimer avec justesse, la peur de ne susciter aucun intérêt, la peur contre laquelle il se battait, toujours incontrôlable, pernicieuse, fourbe, autant qu'elle le pouvait .

Parfois juste une petite peur, un doute, une hésitation. Parfois une peur invalidante, impossible à gérer. Les autres retenaient alors son incapacité à être présent dans la situation .

La peur mine. Il faut tant d'efforts pour faire comme si. Comme si, pour de si maigres résultats . Non pas ce que les autres perçoivent, mais ce que toi, tu ressens profondément .

Ne pas affronter de nouvelles situations, faire retour en arrière, cultiver, espérer, retourner dans le lieu où il naquit et les paysages qu'il chérissait.

Mais là aussi tout avait changé. Sauf lui qui ne changeait pas, ou presque pas, un lent rétrécissement.

Il y eu des bonheurs, des aventures, des heurts, des douleurs, des incompréhensions, des ruptures, des deuils inconsolables. Tant de douleurs. Et tant ...

Un constat d'impossibilité le laissa au bord du chemin. À jamais.

Codicille. Je voulais juste donner à voir comment la peur, les peurs s'arriment au personnage. Donner à voir sur le processus possible, processus singulier pour chacun, et les impacts.

Ce n'est pas parce qu'il fait nuit que tout est noir, pourtant la peur aime l'obscurité. Elle rôde la nuit minuscule tête d'épingle qui s'insinue partout grossit grossit pousse repousse les limites de ce qui pense raisonne, elle rampe mord le ventre le tord le lacère le déchire, elle arrache le cœur le déchiquette le mâche le recrache, elle serre serre la gorge étrangle le cou allumette crame tout, elle vrille le crâne à la poursuite d'un reste de pensée cohérente qui trébuche s'écrase meurt. La peur dans le noir prend tout à tout pris comme chaque nuit elle grossit enfle se multiplie, la peur dans le noir, la peur du noir, la peur de l'avenir, la peur des questions sans réponses, la peur du pire, la peur du pire du pire, la peur du vide surtout tombe pas, la peur de la déchéance la mienne la sienne la nôtre, la peur du mensonge, la peur de la sidération qui paralyse, la peur de l'inimaginable qui s' imagine malgré tout, la peur de la bêtise, la peur du désastre, la peur du goût du désastre, la peur de l'horreur absolue. Et le jour vient, imagine, les oiseaux sifflent derrière les fenêtres, la peur dans le noir fait amie amie avec la lumière, elle desserre le cou lâche le ventre souffle sur le cœur, elle réveille sans bruit la peur dans le jour qui prend le relais. La peur dans le jour fait trembler les lèvres, lever les bras en protection, elle cloue les pieds au sol, assèche la langue, troue le ventre, elle rassemble, la peur dans le jour, la peur du jour qui vient, la peur du jour qui pourrait ne pas venir qui n'est

pas venu, la peur de se tromper de jour, la peur de ne pas être à l'heure, la peur de tout quitter de te quitter que tu me quittes, la peur de ne pas réussir à te quitter, la peur de tout rater, la peur de briller, la peur d'aimer d'être aimé de ne pas être aimé de mal aimer de se tromper d'amour de porte d'avenir, la peur qui fait courir quand il faudrait marcher qui fait marcher quand il faudrait courir, la peur d'être vu de n'être pas vu de voir de n'avoir rien su voir, la peur des coups, la peur de ne pas être entendu, la peur de ne pas savoir d'avoir su, la peur du malheur qui survient à midi sans crier gare quand sous les arbres des groupes d'enfants jouent et rient, la peur de tout. C'est ça, imagine, le soleil se lève, la peur dans le jour s'installe : Bonjour. La peur dans le noir se dissipe, elle promet : À ce soir.

À l'aube, à l'heure où le soleil a peine à se lever, tante Sybille doit venir me chercher à la gare de Lyon. Tante Sybille est la sœur de ma mère. Elle habite Paris, a dû venir nous voir quelques fois quand j'étais petite. Maman me dit qu'elle me connaît bien, mais moi, je ne me souviens pas de cette femme, elle vit seule, elle n'a pas d'enfant. Maman me dit d'être gentille et de faire attention à mes affaires, de surtout tout ranger. Elle a peur que je sois impolie et ou désagréable avec tante Sybille. Elle nous rend service de bien vouloir m'accueillir le temps, pour eux, de nettoyer et de réparer la maison. Maman me dit que ça peut durer des mois. Tante Sybille m'a inscrit au collège jusqu'à la fin de l'année scolaire. Elle est vraiment très gentille de me prendre chez elle, je rentrerai pendant les vacances scolaires si c'est possible, m'a dit maman.

Moi, je m'assois sur ma valise. J'attends Tante Sybille sur le quai, tous les passagers descendent du train, bagage à la main et se dirigent vers la sortie d'un pas pressé. Tante Sybille devrait arriver. Le temps est long, il fait froid sur le quai.

Et pourtant je n'ai pas peur du vent mais j'ai peur de la pluie. Je n'ai pas peur des autres mais j'ai peur de rester sans amis. Je n'ai pas peur de tante Sybille, mais j'ai peur d'être seule, de me sentir perdue, dans cette ville, des parisiens, des gens, des grands, des petits, des sans-abris,

des voleurs, de kidnappeurs, d'étrangleurs de jeune fille de province, j'ai froid, j'ai des frissons, j'attends. Je n'ai pas peur de tante Sybille, je ne la connais pas. Je n'ai pas peur de l'inconnu, ou si j'ai peur, qu'elle soit froide, sèche, stricte et sévère, comme les méchantes des contes. J'ai peur qu'elle ne me parle pas, qu'elle ne me connaisse pas, ne me reconnaisse pas. J'ai peur d'attendre sur le quai et qu'elle n'arrive jamais. Que tout s'arrête, là, maintenant. Je crois que le soleil s'est enfin levé, je le cherche des yeux, je ne le vois pas. j'ai peur qu'il disparaisse de ma vie. Je me retourne ne le vois nulle part, personne ne peut voir le soleil dans cette gare;

J'aperçois une silhouette au bout du quai. Élégante, perchée sur des escarpins, en imperméable, très grande, avec des jambes toutes fines et de long bras. Elle porte un chapeau cloche. Elle cache son visage. Je ne sais pas si c'est tante Sybille. J'attends un signe. Rien. Cette femme marche tout droit en ma direction. D'un pas sûr et rapide. Pas un geste, pas même un signe de reconnaissance. J'attends et ne bouge pas. Tout me fait peur. Elle, le temps, la pluie, le gris. Paris.

Tôt ce matin, ils sont arrivés et ont rassemblé les prisonniers dans les coursives. Le capitaine chargé de l'exécution des condamnés a sorti sa liste et, comme chaque fois, il a commencé par lire les prénoms des condamnés par ordre alphabétique en prenant soin de faire une longue pause avant de lire leurs noms de famille. Il a fini la série des José et des Pedro. « Manuel ! » commence t'il à crier avant de suspendre sa voix dans l'air déjà chaud de ce mois de juillet, très satisfait de l'effroi et de la peur qu'il lit sur tous ces visages creusés par les privations, le manque de sommeil et l'épuisement des travaux imposés, non sans provoquer les rires des quelques soldats qui l'accompagnent. « Manuel ! » reprend t-il, et cette fois-ci le silence se fait plus court, *misérable fils de pute, crache le, ce nom, qu'on en finisse ! De toute façon mourir de tuberculose dans cette prison ou bien fauché par vos balles de sales fascistes qu'est-ce que ça change ?!* Et cette fois-ci il crie « Manuel... Manuel... Brosed Brosed ! » *Voilà, tu l'as obtenu ton petit effet, putain de crevure, va ! Bien sûr, comme tous les autres j'ai espéré et redouté pendant ce maudit silence que tu as laissé avant d'encaisser le choc de mon nom que tu viens de crier.* Manuel soupire, tourne la tête et croise le regard de l'instituteur. Lui non plus ne verra pas le soleil monter dans le ciel de midi.

Vois ; Vois sous la colère, la peur qui jusque-là était restée tapie au plus profond de toi se réveiller et déplier

lentement ses mille tentacules. Ressens l'impossibilité de penser que dans quelques heures, « tu ne seras plus ». Vois le raidissement du corps qui anticipe malgré lui l'impact des balles qui vont te faire exploser le coeur ou la tête. Sens la peur de la douleur, des quelques secondes ou minutes d'agonie. Peur de ne pas pouvoir affronter leurs regards, de pleurer, de perdre ta dignité. Ton corps enfoui dans la terre et sans doute recouvert par l'oubli. Sens la peur qui vient te sucer le sang et te ronger les os avant de jeter les morceaux de toi-même aux quatre vents. Sens l'emprise de ses mains invisibles qui tentent d'étouffer tes derniers désirs. Son souffle qui tente d'éteindre l'éclat de ton regard. Ses lèvres pâles et minces qui murmurent à tes oreilles des pensées comme des poignards et qui voudraient te faire boire les derniers balbutiements des mourants. Tu ne seras plus. Tu ne seras plus. Tu ne seras plus.

Sens la peur.

Sens-la.

Sens.

Codicille : Je suis parti d'un personnage qui, au départ, a bel et bien vécu mais dont j'aimerais raconter la trajectoire sous la forme d'un récit ou bien d'une fiction, je ne sais pas encore. Travailler à partir du texte de Christine Jeanney et sur Manuel m'a ramené à la sensation de peur ressentie lorsqu'on m'a annoncé la présence d'une tumeur cancéreuse dans mon corps et qu'il fallait dézinguer au plus vite. Ce qui est chose faite depuis quelques mois. J'ai bien senti que mon texte allait me faire passer assez vite de la peur à la douleur de perdre la vie, j'ai donc essayé de garder le focus sur la peur. C'est un texte que je reprendrai sans doute si je mène à bien mon projet. Les procédés du capitaine sadique viennent d'un reportage de la télé espagnole sur la répression franquiste pendant et après la guerre civile espagnole dans la prison de Zaragosse. Manuel Brosed Brosed est l'une des milliers de victimes de la guerre civile et il a son nom sur le mémorial du cimetière de Huesca. La fin du texte est

*inspirée du poème d'Alejandra Pizarnik, « el miedo », « la peur »,
en français.*

Imagine. Imagine que la personne la plus proche de toi, la plus familière, la plus aimante sans doute aussi, imagine que cette personne devienne la représentation la plus effrayante qui soit. C'est un rêve. Un rêve d'enfant. Un rêve d'enfant qui se répète en boucle plusieurs années avec le même réveil dans les cris, la sueur. Parce que c'est comme la réalité. Ta mère avance le long du couloir sombre de la maison. Tout est familier et reconnu, c'est le couloir de l'entrée, la porte qui mène vers la cour, c'est ta mère, le visage et les vêtements que tu connais, le regard, le sourire. C'est son apparence. Pourtant tu sais que ce n'est pas elle, la peur naît de cette certitude. Tu te trouves de l'autre côté du couloir, dans la petite maison en face de la cour qu'elle n'a plus qu'à traverser. Elle avance vers toi, c'est ta mère, tu devrais courir l'embrasser. Mais la peur défigure l'image familière, défigure le visage aimant, les bras rassurants, les paroles réconfortantes. Ce n'est plus ta mère, tu en as la conviction au fond de toi, et la peur te serre à la gorge, t'accapare tout entier, te commande de fuir. Tu te bouches les oreilles parce que tu sais que sa voix n'est en réalité pas la sienne, tu fermes les yeux pour ne plus voir, la tendresse est feinte, c'est un piège. Le rêve dit vrai, terrible révélation de ce qui est : la peur prend le dessus, annule les mots d'affection, la confiance, l'assurance. L'enfant trahi, envahi par la peur au moment même où il la reconnaît, la démasque, n'a plus qu'à se cacher pour fuir le monde terrifiant des adultes, refuser un lien qui ne se nourrit plus que de peur. Tu t'enfouis dans le placard sous l'évier de la cuisine, tu n'as que ce minuscule recoin

où te terrer, pour retarder le danger, te protéger d'un jeu
infernale, refuser le poison lentement infusé. C'est un rêve
où le masque familial dévoile la peur.

Journée banale. Pas d'audience. Travail de cabinet. Lire, écrire, téléphoner, relire, réfléchir, écrire encore, interroger le droit, chercher la morale, disséquer les faits, écouter beaucoup, écouter encore, chercher toujours. Le courrier du jour attend sur un coin du bureau. Au milieu des publicités pour les derniers codes revisités, de quelques factures papier qui résistent à l'ère du tout pixelisé, une enveloppe, épaisse, avec dessus d'imposantes mégalithes de Bretagne dessinées sur deux timbres-poste oblitérés, une écriture manuscrite joliment lisible, au verso aucune indication. Ce genre de plis, repliés sur eux-mêmes dans la sacoche de quelque facteur en tournée de survie, et qui se déplient sur des nouvelles parfois surprenantes, sont de plus en plus rares. Décacheter délicatement, découvrir plusieurs feuilles noircies à l'encre bleu nuit, et, d'un regard furtif sur la signature, qui a écrit là, tout cela. S'affaler dans un des fauteuils de l'entrée qui fait office de salle d'attente. Écouter avec les yeux, lire avec le cœur, ce qui se dit, dans cette missive inattendue.

Bonjour Maître,

Je vous remercie pour l'entretien que nous avons eu et où vous m'avez bien expliqué comment tout se passerait après la plainte que vous pourriez m'aider à déposer. Je suis sortie de chez vous en me sentant assez puissante pour entreprendre ce que vous avez nommé un parcours d'une combattante de la vérité. Puis je suis rentrée chez moi et j'ai commencé à me sentir mal, très mal. Je me suis mise à tourner en rond dans mes quinze mètres carrés,

je ne sais combien de temps j'ai marché à me prendre les pieds dans le tapis que j'ai envoyé valser contre la porte. La nuit est tombée, on est hiver, il n'était peut-être pas très tard mais je sentais bien que je ne me sentais pas bien du tout depuis plusieurs heures au moins. Mes jambes ont commencé à me faire mal, mes pieds aussi, frottés nus sur le parquet élimé. Pourtant je tournais de plus en plus vite. Je suis soudain tombée à la renverse sur mon canapé lit et un froid venant de l'intérieur, très précisément de juste en dessous de mon nombril, m'a envahie. Je grelottais en même temps que mes tempes se contractaient à chaque pulsation cardiaque. Je me suis emmitouflée dans une couverture qui m'attendait, en boule, comme moi. Et j'ai pleuré. Des sanglots comme des surgissements de chaude lave d'un volcan réveillé, se répandaient sur mon visage, mon cou et allaient s'échouer lentement quelque part sur cette molle carapace de laine qui recouvrait tout mon corps recroquevillé. J'ai alors vu, devant moi, sur le mur blanc de mon appartement – une chambre tout confort rudimentaire sixième sans ascenseur parfaite pour étudiante désargentée -, mes peurs, toutes mes peurs, celles d'hier et d'avant-hier et surtout celles de demain. Peur de devoir dire, tout dire, des monstruosité de ce monstre qui s'est incrusté dans notre famille et m'a choisie un jour de pas de lune comme proie de ses atroces perversités. Peur de ce déballage de l'intime, de ce qu'il y a de plus sordide dans cet intime-là. Peur de devoir répéter ces mots, comme vous me l'avez dit, devant un, deux, trois gendarmes, un, deux ou trois juges

d'instruction, des psychiatres, des juges, des jurés, et plus encore et que j'ai oublié. Peur de ne pas être entendue, pas crue, comme par ceux de ma famille – non ce n'est pas possible une si gentille personne – qui ont choisi le camp du déni et du rejet de ma parole, un déchet. Peur de ne pas avoir le courage de braver ces mois, ces années de procédure. Peur d'être une fois, deux fois, et plus encore confrontée à lui. Peur de son regard, de sa défense, de ses cris grotesques à l'aphone innocence, de mes pulsions de mort pour qui a tué mon enfance, toute mon enfance. Peur des questions auxquelles je n'aurai pas de réponse à offrir, parce que l'oubli qui sauve, parce que le tri dans ma mémoire pour survivre jusqu'ici, jusqu'à maintenant. Peur de me retrouver seule, seule au monde, comme avant, comme pendant qu'il était impossible de parler, de crier, de fuir. Peur de perdre les quelques amis qui supportent encore mes appels en pleine nuit, mes colères, mes silences aussi. Peur de n'être plus qu'un numéro de plaignante dans un registre de greffier croulant sous les dossiers mal empilés. Peur de la police, peur de la justice, peur des bavures, des impostures, des lenteurs, des dérapages, des comptes rendus mal ficelés, des auditions vite expédiées. Peur du jugement, du dernier jugement à classer dans un dossier à enterrer. Peur de sa condamnation, de sa sortie un jour, surement. Peur de sa possible relaxe, faute de preuves suffisamment accablantes, comme vous m'avez aussi expliqué. Peur des représailles, de le croiser, un jour, une nuit. Peur de tout, Maître, ce jour-là j'ai eu peur de tout ce qui pourrait arriver si...quand je porterai plainte. Je ne savais plus rien faire d'autre que rester figée, là, dans mon effroi. Je suis sortie de ce cauchemar le lendemain, je crois, lorsqu'une amie a frappé violemment à ma porte et m'a extirpée de là où j'étais

partie, où j'avais été engloutie. Elle m'a prise dans ses bras en pleurant de joie – j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose, tu ne réponds plus au téléphone depuis deux jours -. On a bu un thé, chaud, j'ai dévoré les petits gâteaux secs qu'elle avait apportés. Je n'ai pas pu lui raconter ce que je vous écris, il y eut un trou blanc comme le mur miroir de mes paralysantes frayeurs. Elle m'a montré un livre qu'on lui avait récemment offert, un recueil de nouvelles. Elle a pensé à moi en lisant l'une d'elles et m'a laissé le livre. Je l'ai ouvert hier à la page 157. Tout m'est alors revenu, que j'ai senti partagé par tant de corps abimés, de cœurs éventrés, de mémoires si douloureusement réveillées. J'ai refermé le livre et je vous ai écrit cette lettre. Je vais revenir vous voir. C'est décidé. Je déposerai plainte. J'aurai encore cette peur au ventre, mais elle sera maintenant mon alliée.

Laura M.

Le 20 février 2025

PS Voici une copie de cette nouvelle.

Belle journée après tout ce... enfin jouir de ce petit miracle. Joie réconfort doux. Bleu intense. Onde lumière. Chaux du ciel – poudre invisible sur la peau. Léger. Voler. Voler comme au milieu du rêve où tout glisse facile et gai sous les bras écartés large. Alors je sors pour l'envie de tout cet air frémissant dans les alentours, pour l'espace qui froisse et défroisse jusqu'aux recoins de l'intérieur.

En m'installant derrière le volant je me suis répété une nouvelle fois dedans moi-même, parce que c'est difficile, tout toujours englouti vite fait, deux temps trois mouvements, comme on dit avalé « dans la trappe », engouffré dans les secousses les remous les remugles les simples flux le chaos incertain. Je me suis sermonné donc : *porte attention. accroche-toi. agrippe-toi. n'oublie pas : observe écoute sent. à précise et simple portée. un gisement illimité sous tes yeux. les ressources innombrables du monde immense. ouvre-toi à l'infini des gens des routes des maisons des chambres. tous les possibles. la vie c'est trésor ! tout est déjà là offert mais enfoui. se baisser pour. consigne. note ! classe. associe. retiens !* Va comprendre ça je me suis dit (je me parle souvent par le collet, en face à face, idée qu'à force d'insistance nous finirons bien, moi et l'autre aux yeux acier, à réconcilier de l'important, mais macache, rien n'y fait, c'est toujours recommencé, en filigrane ou tonitruante, la voix : « *tu vaux rien, mais regarde toi un peu, t'as rien dans le sang ni dans la tête, faut tout faire à ta place, rien qui tient la route, tu t'effondres au fur et à mesure comme du sable.* Je suis comme les notes pendues en rond jaune et bleu dans la chambre du berceau et mes

soupirs au noir de miel. J'ai les genoux repliés sur la poitrine comme une sauterelle. Je suce un pouce fripé, autour je clape des lèvres et de la langue mouillées. J'ai tout oublié de ça bien sûr alors je regarde les photos des autres ; j'imagine mon propre lot pour faire du lest sinon je dissipe aux quatre vents : c'est bien ce qu'elle dit, la voix ... *comme du sable*. Depuis ces profonds miasmes d'amnésie jamais je ne garde rien. Je végète dans le quatre-vingt pour cent ou le quatre-vingt-dix, plus certainement, des heures ordinaires, celles qui filent entre les doigts du ni vu ni connu ni trace ni odeur ; arrivent la fin du jour de la semaine du mois des années je me demande mais où et quoi pour qui et larment les larmes salées d'inutile mais trop tard c'est trop tard ; s'épluchent les mains tordues du passé mais c'est trop tard c'est trop tard ne m'en prendre qu'à... ! Décollé d'un coup du fin fond de l'inaperçu, juste un peu à droite dans l'angle du parebrise, l'homme a fait brusque demi-tour pile devant la porte vitrée de la boulangerie (façade grise récemment repeinte, enfin quelques années, mais encore bien propre, un drôle de gris un peu bleuté, velouté presque, avec une enseigne entre rouge et doré, le nom des pains spéciaux dans le double cartouche et arabesques, net mais sans éclat si tu vois, on dirait du drapé funéraire, il faut un temps de réflexion, sentir remonter l'étrange, drôle d'idée, cette couleur quand même ..., tu as dit lorsque...) ; donc a soudain traversé la route dans l'autre sens, regagné sa voiture, sans même regarder, (ai bien failli !) lui jeté dans son propre mouvement comme un geste de lancer de pierre. Tu as

dit : « il a dû oublier son porte-monnaie ou quelque chose, sûrement ! » In extremis vraiment, là que je l'ai aperçu avec tes mots, comme une apparition soudain poussée sur la chaussée, (pareil que cette fois ou d'un coup la tache sur le mur a surgi, grossi, pris toute l'empreinte de mes yeux comme quand je presse les globes avec les pouces pour faire éclater les étoiles oranges.) en pantalon moutarde et chandail kaki, déjà de dos, bondissant vers sa voiture de l'autre-côté, pressé, un bout de tonsure, l'arrière du crâne commence à ... Tout ce que je saisis de lui, cette marque d'usure, double, car lui aussi évidemment contaminé d'oubli. « Oh rien pas grand-chose » si tu lui demandais ! Il te rassurerait, sourirait, haussement d'épaules, involontaire aussi comme ouvrir par réflexe le parapluie : « c'est tout moi ça, un bout de distraction bien compréhensible, pareil que tout le monde, hein, la vie qu'on mène et tout ce qui préoccupe et qui s'ajoute en couches chaque jour alors forcément... » Il ne dirait rien de... (ou alors il a évacué, planqué profond aussi, même si ça lui revient parfois, rarement, par bribes, par plaques, par boutons, comme ces maladies infantiles, qu'il faut vérifier ensuite dans le carnet, sinon on ne sait plus, c'est du passé, quelle importance ?) Petit il a chopé la maladie du compter, un jour lui est tombée dessus, ça lui a pris d'avancer les pas un pas après l'autre compter compter mais toujours réciter en nombre impair, une obsession qui le tirait par le crâne depuis son dedans, un fiel, après lui faisait dénombrer inlassablement les carreaux de la cuisine, les fenêtres des immeubles les pavés de la rue les feuilles de l'arbre et pour chaque erreur recommencer. Pareil à genoux il empilait front ventre épaule gauche épaule droite les signes de croix et compte compte sans se tromper sinon ils vont tous mourir au nom du Père, un,

pourvu qu'il ne mourre pas si je vais jusqu'à cent au nom du Fils, deux, pourvu que je mourre pas jusqu'à cent, au nom du Saint esprit, trois, que le poison des feuilles du laurier sur la terrasse, amen, quatre, jusqu'à cent, au nom du Père, cinq, qu'elle me laisse pas, du Fils, six, qu'elle mourre pas non plus, du Saint Esprit, sept, et que la maladie, amen, neuf, du Père, dix, peut-être onze, du Fils alors je recommence, du Saint Esprit, douze, que je sois l'esclave battu du bateau où l'on rame, Amen, dix-huit, qu'elle m'aime dans ses bras, du Père, un, qu'il pleure sur moi, du Fils, deux, où l'on fouette les dos, du Saint Esprit, où l'on écrase les doigts j'ai pas compté je recommence Amen un... Il a chopé la maladie du compter ça lui fait faire des allers et tous les retours, c'est comme ça qu'il croyait arrêter de grignoter des pensées, du Fils, vingt et un, de la sueur de l'amour du sexe, du Saint Esprit, huit, de la torture de l'hamourrer du fiel du sexe, Amen, neuf, de l'odeur de l'amourrer, de l'envie du tuer. Du mourrer. Je recommence.

Peur de ma bouche de ma langue de mes dents de ma gorge et des mots rentrés qui voudraient sortir et ne peuvent pas, peur qu'ils m'engorgent, qu'ils pourrissent au fond de moi, peur de mes cris, râlements, raclements, peur de la peur sur le visage de l'autre quand il te croise dans ton cri et tes râles alors que tu voudrais seulement, peur de ne pas sourire assez, peur de ne plus pouvoir être capable de happer le visage de l'autre, peur des yeux fuyants, peur des visages qui se dérobent, changent de trottoir, peur des bouches qui chuchotent pendant les regards, peur des cris et des pleurs d'enfant, peur des mots mauvais, peur des miroirs, peur de ne plus être capable de capturer la beauté d'un visage, d'une voix, d'un paysage, peur de perdre Denis, peur de perdre la main de Denis, et son sourire tranquille, et sa peau toute chaude, peur quand Denis prend la mer, peur qu'il se fasse avaler par la mer quand elle est grosse et mauvaise, peur sans Denis que la terre ne tremble, là, sans prévenir, sans crier gare, et peur dans ce tremblement de la terre de ne pas savoir où est Denis, peur des grands vents, peur des tempêtes et de leurs grandes eaux, peur des cyclones qui retournent la mer et la terre, peur d'ouvrir les yeux sur la dévastation après, peur du volcan, peur des vagues de la Grande Anse qui te fouettent le corps et te renversent dans le bouillon, peur que mes cheveux repoussent, peur de ne plus être capable de faire fleurir ma robe et mon corps sous le regard de Denis, peur de ma folie, peur de la folie de l'autre, peur de ne plus me reconnaître, peur de quitter mon corps, peur de mon appartement vide, peur du silence, peur de la nuit qui

tombe et des pensées qui roulent et des images folles qui naissent dans le noir, peur de rater une marche, peur de se dire qu'un jour je ne serai plus capable de faire face, peur de m'aventurer hors du quartier, peur de rater le bus, peur de prendre le mauvais bus, peur des poissons dans la glace et de leurs yeux ronds et figés sur la jetée, peur du soleil qui cuit et fait fondre mon corps sur l'asphalte et danser le paysage, peur d'arriver sous l'ombrage des arbres et de ne pas y trouver Denis et son grand sourire assis sur notre banc, peur d'y rencontrer le gars de la Cathédrale et son errance, et ses yeux fous depuis l'incendie de son squat, peur de perdre la mémoire, peur de la voir pourrir comme mes mots dans la mélasse de mon cerveau, peur de ne plus être capable un jour d'ouvrir la porte de mon appartement de sortir dans la rue et d'affronter les visages, peur de perdre les visages familiers, peur de la disparition.

Codicille : j'ai commencé par l'inventaire de mes peurs (inachevé...) et puis j'ai glissé assez rapidement grâce à elles sur le personnage de la femme aux mots empêchés, je l'ai observée mentalement et j'ai imaginé ses peurs, et en effet, ce faisant, on explore des facettes de soi mais élargies, déplacées, de côté, et c'est puissant...

Je m'assois. Car j'ai peur. J'ai peur de l'intérieur des choses. Peur de l'intérieur de la ville. Peur de ce qui est gluant. De ce qui colle à la peau et à mes pensées. J'ai peur que le noir creuse mes yeux. Que le silence vide mes oreilles. Que le temps pèle les paumes gluantes de mes mains. Que l'air de la ville asphyxie mon nez. J'ai peur des escaliers, du temps qu'ils épuisent le long de leurs marches. J'ai peur des escaliers qui remontent le temps et l'accélèrent dans leurs profondeurs que je ne vois pas. J'ai peur de la pellicule qui ronge ma peau, elle est fine presque imperceptible mais je la sens lorsque je suis assise je la sens lorsque je marche je la sens. J'ai peur de la digestion de la ville. J'ai peur de la forme dans laquelle elle me recrachera lorsqu'elle aura achevé son œuvre. J'ai peur de la matière des choses. J'ai peur quand je ne sais pas si l'endroit où je pose mon doigt sera mou ou dur. J'ai peur de m'enfoncer de passer au travers et de perdre mon chemin au-dedans. J'ai peur de la lumière que je ne devine pas. J'ai peur des ombres qui ont disparu. J'ai peur dans la ville. J'ai peur de mon visage que j' imagine ourler un regard perdu. J'ai peur des sons que je n'entends pas mais que je sens cogner à l'intérieur. J'ai peur de mes pas qui s'enroulent dans le dédale de la ville. J'ai peur de leur silence et de leur précaution comme s'ils devinaient la fine couche de glace et le lac sans fond au-dessous. J'ai peur de croire cette ville peut-être posée sur un lac sans fond. J'ai peur des fondations des choses. J'ai peur de l'effritement du temps et des choses, de ce qu'il avale de moi sans me le dire sans crier gare de ce qu'il laisse derrière lui, des traces dans la boue. J'ai peur de la boue

dans la ville y déceler les indices des monstres qui rôdent et leurs empreintes près des miennes. J'ai peur des crocs qui, étincelles blanches se faisant passer pour étoiles, sourient à leurs proies émerveillées par le ciel de la nuit continue de la ville. J'ai peur de ses mouvements, ne suivent pas les respirations des vents que je sens tout autour, ne se réfugient pas dans les voies sans issues, ne s'engouffrent pas dans les béances, ne caressent pas les matières de la ville, les creusent. J'ai peur de ce qui nourrit la ville elle qui attaque dépèce mâche puis oublie, elle se lèche la périphérie sa salive gluante et moi qui suit gluante comme toute chose ici. J'ai peur. Car j'ai été avalée par la ville et je ne sais pas ce que cela signifie vraiment. J'ai peur de m'endormir ici. J'ai peur de m'allonger. J'ai peur de fermer les yeux, mes paupières devenues ennemies chevauchent le paysage en décomposition les sucs de la ville les sucs de la ville, agissent. J'ai peur des mots qui me viennent ou des images qu'ils portent sur leur dos ou de ce qu'ils approchent de la ville sans réussir à dire. J'ai peur de ce qu'il reste de ma voix. Ici je me tais je ne sais pas si elle existe encore ma bouche est fermée je ne veux pas l'ouvrir je ne peux pas l'ouvrir elle est close tout ce que j'entrevois autour de moi est clos. J'ai peur de l'immense clos autour de moi et je ne bouge pas. J'ai peur des papillons contenus dans le moindre de mes gestes s'ils s'envolent quel pont lointain dans la ville s'écroulerait où s'accrocherait quelque ongle croyant encore la proximité d'un sommet. J'ai peur des montagnes à gravir, cette ville ma montagne et derrière une vallée verdoyante ou, une

falaise abrupte. J'ai peur du mot réel. J'ai peur de sa matérialité ici, j'ai peur de son mensonge permanent, j'ai peur de sa consistance, gluante. J'ai peur de ce mot-tout qui se suffit à lui-même. Il englobe tout il englobe tout et la ville et moi et détient tout et l'intérieur des choses que je ne vois pas mais qu'il sait lui et les apparences et les matières celles qui font les choses et la ville et moi et transforme tout à sa guise et nomme les perspectives et la mienne par cette ville dévorée je ne sais plus le sens car j'ai peur. J'ai peur et je me lève. Sur mes deux pieds je me lève.

Lee Miller n'est pas exactement une personne peureuse. Ce serait même quelqu'un dont on dirait qu'elle n'a peur de rien, qu'elle ne craint ni l'anticonformisme ni la subversion, ni d'accomplir ce qu'aucune femme n'a fait avant elle. Lee Miller est quelqu'un de courageux et d'audacieux. L'audace et le courage face à la peur, la bravoure, la vaillance. Elle en a fait preuve sa vie durant en court circuitant sa peur par le déclic de son appareil photo. Toute peur vaincue par l'acte photographique, la mise en scène de la photo, la poussière d'horreur ramenée du camp d'extermination sur le tapis de bain par les bottes. Elle n'a perçu que trop la peur de ceux qu'elle a photographiés. La peur des regards affamés. La peur du froid térébrant. La peur de trébucher sans pouvoir se relever dans la marche de la mort. Elle imagine la peur des fumées des chambres crématoires. La peur des cris, des crocs de chiens, des coups. Elle ressent l'effroi d'entrer dans l'innommable. La peur de s'empêtrer à jamais dans l'omniprésence du Mal. L'angoisse de ne plus créer pour se maintenir en vie. La peur de l'isolement, de l'enlissement, de l'étiollement, de l'ennui, de l'entrave de l'enfantement. La peur remontée des prédateurs de beauté enfantine, la peur des instincts grégaires et du réalisme, la peur de la passivité et de la sidération, la peur de manquer d'horizon, du rétrécissement des horizons, des renoncements dirimants. La peur des incompréhensions. La peur même de douter de son pouvoir créateur.

Et pourtant, quelle détermination! Une femme artiste dans un monde machiste, décidée à s'arrimer à la vague surréaliste, à s'infiltrer dans la brèche des connivences féministes, avec Dora Maar et Eleonora Carrington, avec Martha Gellhorn ou la pilote polonaise Anna Lesko en 1942. Autant de pionnières photographiées comme des alter ego, des femmes qui ont fait taire leur peur et méprisé les convenances.

Témoigner de son époque quitte à en payer le prix. Première femme embarquée avec les G.I.s comme reporter de guerre pour couvrir le débarquement en 1944 et la libération des camps nazis, Lee Miller ose, n'a vraiment pas froid aux yeux. C'est une battante de la peur. Elle sait se servir de sa beauté mais « *préfère prendre des photos plutôt qu'en être une* ». Un physique de mannequin de *Vogue* mais qui a refusé de se cantonner au statut de muse de ses pairs masculins. Qui parle d'égale à égal avec Picasso. Une photographe de génie qui fréquente toute l'avant-garde artistique: Man Ray, Max Ernst, Éluard, Cocteau, Dylan Thomas passent devant son objectif. Mais peut-être sa frénésie de portraits d'art dissimule-t-elle les peurs qui ne passent pas dans le bain révélateur des photos. Ses peurs d'enfant enfouies. Son insécurité de petite fille violée à sept ans. Sous la liberté édifiante de l'artiste sourd son doute de ne pas réussir à se hisser à la hauteur de sa curiosité, de son appétit créateur qui lui a fait traverser les continents. Lee Miller a un destin, elle fonce quand même (« *Tout ce qui est décisif s'effectue en vertu d'un quand même* »).

Les a-t-elle d'ailleurs jamais partagées avec ses amants, avec son mari Roland Penrose, avec la constellation de ses amis artistes? Pas peur en apparence de la vie, non, elle la traverse brillamment au milieu des remous surréalistes. Mais il y a ces curieux et si graphiques canots de sauvetage photographiés à Paris en 1930, ces photos-signes prémonitoires, ses intuitions de regard visionnaire. « Sauve-toi, la vie t'appelle ». David E. Scherman, le collègue et amant qui la prendra en photo dans la baignoire d'Hitler. Ces mises en scène avec lui (Portrait de lui, Londres, 1942) qui invitent à se demander si un parapluie peut protéger des bombes. Son regard humaniste posé sur les ruines de Cologne en 1945, sur des enfants allemands jouant. Les légendes de certaines photos (« Ne sois pas un sac triste » Alsace, 1945) destinées à se donner du courage à elle-même. La citation photographiée au Palais Idéal du Facteur Cheval en 1937, « La vie sans but est une chimère ». Autant d'exhortations intimes pour désappartenir à ses peurs.

Il est bizarre ce mot, une syllabe, quatre lettres, pas grand-chose mais il sonne fort, tu le dis, tu l'entends p.e.u.r, il reste en tête.

Bon, OK. Même pas peur je disais tout le temps. Et puis plus tard, pas peur de l'amour, de ce qui pourrait m'arriver, de ce qui pourrait ne pas m'arriver.

Ah si ! la douleur me faisait peur. comme celle quand j'étais tombé de l'arbre dans le bois où j'étais allé jouer à Tarzan. J'étais seul, mon pied a glissé sur la branche, allongé par terre je me suis senti si con. Cette humiliation sans spectateur faisait aussi mal que la cheville tordue. C'est resté.

Tu as peur du loup, pas de la vie. Tu t'es toujours dit que la vie c'est se satisfaire de ce que tu as alors de quoi avoir peur si ce n'est de ne plus rien avoir mais ça, c'est loin, ça ne peut pas arriver.

Avoir peur sur un doris perdu en mer, avoir peur d'ennemis plus grands plus forts, différents mais ici ou dans tes voyages au loin, tu étais tant protégé, homme blanc hétérosexuel. Et les doris c'est dans le souvenir de ta grand-mère. Plus tard, je me souviens, dans tes combats tu parlais fort et te souciais peu de l'avis des autres, tu allais gagner, c'est sûr, dans tes ambitions modestes.

Il sait que la nuit est ton domaine mais quand même ! La nuit, petit mot, tu lui fais penser que sa vie aurait été

guidée par la peur. D'être artiste, d'être homosexuel, d'être écrivain, d'être photographe, ça fait beaucoup. Fais attention petit mot, il peut avoir envie de transformer la peur du lapin en face du serpent par la peur du résistant. Même les nuits, il n'aura plus peur de toi, plus peur de la peur.

Elle se jette dans la vie, elle plonge, elle sait nager. Elle n'a pas peur, non, pas peur du tout, elle a tellement envie de vivre, de faire, de dire, de ressentir, de réaliser, la peur n'y a pas sa place. Si elle s'écoutait, elle la sentirait peut-être, peut-être que la peur serait là, au fond, tout au fond, la peur d'y rester, de ne pas remonter, de ne pas être à la hauteur de tout ce qui lui reste à faire. La vie est si grande si vaste si pleine d'espoir de savoir de pouvoir que la peur n'y a pas sa place. Peut-être plus tard quand elle prendra le temps de se poser, de réfléchir, peut-être plus tard quand elle aura créé des liens des amours des amis des enfants des joies des regrets des devoirs des engagements, quand elle aura perdu sa liberté d'avant, peut-être qu'à ce moment-là, elle aura peur. Peut-être qu'elle aura peur de perdre, peur de rater, peur de fatiguer, d'user, de vieillir, de glisser trop vite sur le toboggan de la vie, de plonger trop bas, trop profond, de ne plus remonter, de manquer d'énergie de temps d'envie, peur de lâcher, de se renier. Elle se demandera ce qu'elle aura réussi, ce qu'elle laissera en héritage, en bagage, en image, ce que deviendront ses trésors, ses livres, ses tableaux, ses fleurs, ses arbres, ses recettes de gâteaux, ses enthousiasmes et ses entreprises, elle s'interrogera sur la place des traditions qu'elle a laissées de côté dans sa soif de liberté, sur la trame des ancêtres d'ici et d'ailleurs dont elle fera partie quand elle ne sera plus là, peur ultime, peur fondamentale, ne plus vivre, ne

plus voir, ne plus participer, ne plus être, là elle aura le temps d'avoir peur...

Tant de raisons d'avoir peur, dans le petit monde et dans le grand univers, reste le courage, la sagesse et l'espoir pour lutter et vaincre autant qu'on peut.... et chacun espère trouver sa manière pour survivre à ses peurs...

Retourne-toi, arrête-toi. Regarde. Peur de ne pas reconnaître, de ne pas retrouver. Peur de laisser passer les détails qui n'en sont pas. Peur de savoir que la balance penche inexorablement du côté le plus lourd. Peur comme enchevêtrement des mailles du filet au fond de la mer, celle dans laquelle tout se confond, mort et vie. Peur de ne pas être crue comme peur de ne plus être aimée ou plutôt peur ne plus aimer comme toujours quand toujours devient avant. Peur de ne pas avoir le temps de faire ce qui reste à faire quand ce qui reste à faire c'est pratiquement tout car tout compte. Peur d'être au pied du mur, là où l'on reconnaît le maçon quand maçon ce n'est pas ton métier même si tu passes à apprendre le plus clair de ton temps. Peur de ne pas finir ce qui est commencé tout en sachant que mathématiquement il est impossible de finir dans le temps imparti. Peur du retournement : ce qu'on voit derrière, ce qui est devant et la comparaison ne tient pas la route quand tu te dis qu'ici ou encore ici tu es devenue sans t'en apercevoir la seule à vraiment savoir, à pouvoir transmettre ce qui compte vraiment mais à qui au fond. Retourne-toi, arrête-toi, regarde. Peur du corps qui forcément trahira mais te laisse un répit pour que sans peur tu t'engages encore à fond dans le couloir des vies qui passent. Peur de ne plus entendre la voix de celle qui disait, de retour avec toi et quelques autres dans le camp : maintenant,

c'est vous qui avez reçu le témoignage, c'est à votre tour de dire. Peur de l'héritage. Peur des bruits de bottes dont on connaît les conséquences et dont elle parlait depuis l'endroit maudit. Peur de ne pas pouvoir mettre en lumière pour d'autres ce qui pour toi est éblouissante évidence. Peur de ne pas pouvoir dire encore. Peur d'être débordée. Peur d'être utilisée à mauvais escient. Peur de laisser à d'autres ce qu'il faut absolument faire soi-même, dans la force de l'âge alors que l'âge en question ressemble sans crier gare à un décompte. Peur de l'affaiblissement quand tant à donner. Retourne-toi, retournes-y. Arrête-toi. Peur de la halte comme ici, un miroir qui renvoie le reflet de ce qui disparaîtra. Peur de ne plus pouvoir déployer les émouvantes ruses de la beauté. Peur de l'endurcissement. Peur du pillage et de la haine. Peur du jamais plus. Peur de ne plus être reconnue par ceux qui pourtant te connaissent bien. Peur de ne plus les reconnaître. Peur de manquer le rendez-vous. Celui qu'il t'a fixé à chaque fois sur la route des retrouvailles. Retourne-toi, retournes-y : peurs du début, un peu délicieuses car rien n'a pu s'interposer entre toi et lui, quel que soit le lieu, quelles que soient les circonstances et qu'à chaque fois, les obstacles ont volé en éclats. Son corps a disparu, jamais sa présence. Colère contre la peur qui glace, qui empêche : celle-là est un rôdeur de bas étage, une insinuation qui tente de s'emparer du trésor intérieur, d'empoisonner les canaux par lesquels la présence circule. Et s'il n'était pas au rendez-vous comme promis quand ce sera ton tour de lâcher prise définitivement ? Peur. Elle prend la forme d'une question qui rejoint l'enchevêtrement des mailles du filet au fond de la mer un peu avant le printemps. Retourne-toi, dégage-toi, remonte. Regarde.

Codicille : sur un îlot finistérien, près de là où j'étais il y a peu, a été sculptée sur place une grande statue de chêne figurant une sirène inspirée d'une légende créole dans laquelle la créature, prisonnière d'un chalut oublié au fond de l'eau cherche à s'échapper « le regard tourné vers le large » — précise l'artiste.

Tous les matins Geoffroy a peur de rater le train alors il arrive tôt, très tôt à la gare et il attend, debout sur le quai, dans le froid glacial ou la fraîcheur matinale. A la pause de midi, il a peur d'être seul à une table et que personne ne s'assoit avec lui. Il a peur d'oublier le fonctionnement de la nouvelle machine ou plutôt les trois règles de sécurité, ce qui pourrait lui être fatal. Quand il passe le voir par hasard, il a peur de trouver son compagnon sans vie dans le canapé ou étendu sur le carrelage froid de la salle de bain. Il a peur des escaliers roulants trop rapides, de rater une marche et de tomber en avant, au beau milieu d'une foule indifférente. Geoffroy a peur de puer de la gueule, il suce souvent des pastilles à la menthe poivrée. Il a peur de ne plus se souvenir de ses codes : carte bleue, grille d'entrée, carte Sncf, verrouillage téléphone, déverrouillage alarme, il a peur de perdre son agenda dans lequel il a noté les mots de passe qui valident les identifiants des sites indispensables comme [impots.gouv](http://impots.gouv.fr), ameli.fr, caisse-epargne.fr. Il a peur des silences trop longs, ceux qui plombent l'atmosphère. A chaque conseil d'administration il a peur de faire partie de « la prochaine charrette » comme ils disent et de ne plus jamais retrouver de travail, pourtant il aime son métier, cette usine et ses collègues. Il a peur de ronfler comme un porc quand épuisé, il s'endort dans le train du retour le soir. Il a peur de perdre le goût de vivre. Il a peur de s'électrocuter quand il presse un interrupteur argenté ou doré. Quand il arrive devant chez lui, Geoffroy a peur d'ouvrir la porte et de découvrir son appartement sens dessus dessous, saccagé, pillé. Il a peur que ses mains tremblent

en public, qu'on remarque son anxiété, qu'on le juge sans rien dire. Il a peur des rires et des cris des enfants dans la cour de récréation de l'école voisine de son immeuble. Il a peur de croiser Bruno. Il a peur d'oublier où il s'est garé. Il a peur d'être malencontreusement ou sciemment poussé sur les voies quand le train arrive. Il a peur d'être arrêté par la police et d'être tabassé pour avouer, mais quoi ? Il a peur de devenir aveugle. Il a peur des Pittbul, Rotweiler qu'ils croisent en liberté quand il court le dimanche au parc. Il a peur d'empoisonner sa nièce et son neveu quand ils viennent déjeuner avec lui, le dernier samedi du mois alors il les invite au restaurant. Il a peur des hôpitaux, de l'odeur, des néons froids et des mauvaises nouvelles. Il a peur de ne plus savoir conduire. Geoffroy a souvent peur, très souvent et dernièrement sa mère lui a dit « t'es trouillard, t'es comme ton père, c'est pas possible, de vraies mauviettes ».

Et moi tout du long j'avais eu peur peur de cette vie et peur de la mort peur de lui et peur de sa peur peur de cette porte et peur de ne pas l'ouvrir peur de rester devant et peur de la franchir peur de rester comme peur de partir peur de tout laisser derrière moi et peur d'avancer dans l'inconnu peur du trop connu et peur de l'aventure peur du dedans et peur du dehors peur du vide et peur des hauteurs peur de poser mon pied sur cette marche et peur de ne pas poser mon pied sur cette marche peur de ce que je ne vois pas et peur de ce que je vois peur de ce grand vide noir et peur du retour dans la lumière peur d'avancer encore peur du bruit de mes pas peur du silence peur de cette grande rue grise peur de reculer peur de l'immobilité et peur du mouvement peur de moi et peur de ce qui n'était pas moi peur de ce fracas de lumière et peur de retourner dans le noir peur de ce qu'il y aurait derrière la vitre peur de je ne savais pas quoi peur de ma peau peur de mes jambes peur de mon cœur peur de mes bras peur de ce que mes yeux voyaient et peur de ma voix tremblante peur de m'approcher d'autres corps à l'approche peur de mon regard et de leur regard sur mon regard peur de la rencontre peur d'être appréciée et peur de ne pas l'être peur d'être touchée peur de mes larmes peur de la solitude et peur des autres peur de toutes ces peurs peur de ma peur oui tellement peur et pourtant j'avançais avec toutes ces peurs en moi vers eux

J'ai pensé à un personnage d'un manuscrit en rade qui me revient de temps en temps en mémoire, faudrait le finir, c'est l'histoire d'une jeune femme qui habite dans un lieu qu'elle appelle le tube

*(titre de travail du dit manuscrit) et dont elle n'est jamais sortie
car il n'y a pas de sortie mais un jour une porte lui apparait...
Donc ça se passe lors de sa première sortie Voilà le contexte ...
(La peur, ça craint...)*

Lui à New-York. Elle à Belgrade. Après la peur de déchirer les chairs à force de pousser, après la peur de la mère par les sucs, la peur du père par la peau, après la peur de voir le jour égale au désir de voir le jour, on les emmaillote avec la peur de les briser, lisses et roses dans deux mondes flambants neufs. Il ne se brise pas. Elle ne se brise pas. Il n'a pas peur de manquer, le dollar est sa maison. Il n'a pas peur de se salir, le dollar est son savon. Il ne mourra jamais. Elle a peur de la torture et peur des cris. Elle a peur de l'eau, peur des mains des femmes le jour, peur des mains des femmes la nuit. Elle a peur des coins de table au petit matin. Elle a peur de se noyer, peur de noyer son frère, peur de noyer sa mère. Il a peur de rater, peur d'être en bas, peur d'être moins que lui, et lui, et lui aussi, peur du dessous, peur d'être trop petit, trop tendre, peur de ressembler à une femme, peur d'être piétiné, peur d'être piétiné par une femme. Il casse les corps, il fait peur. On la casse, elle a peur. Il ne sera pas soldat dans un monde qui fabrique de la peur qui fabrique des soldats qui fabrique des murs. Elle sera soldat dans un monde qui fabrique de la peur qui fabrique des soldats qui fabrique des murs. Elle a peur du sang de sa mère, peur du sang de ses règles, elle a peur de la mort, elle met une croix sur son buste. Il a peur de perdre ses dents, il met des dollars dans sa bouche. On ne la casse plus, la douleur s'est mise à rire. Et la peur se met à peindre. La peur fait de l'art avec des cordes, avec des couteaux, avec du feu, avec de la terre sur son corps dur. Elle a peur des bombes et des avions. Il a peur des chats

et du soleil, il a peur de perdre ses cheveux, il a peur d'être mou. Elle n'a pas peur de New York où il gonfle son torse rose avec des machines en plastique. Il avale la peur. Il achète la peur et il revend la peur. La peur s'enroule en liasses dans son nombril, dans ses plis, la peur pousse sur son crâne humide. Il rêve d'exploser. Elle fait entrer la peur dans les musées. Il a peur des musées. Elle marche nue à côté de la peur. Elle se caresse avec la peur. La peur devient son jouet brûlant. Elle regarde la peur la regarder la regarder en crachant du sang et des verbes. Lacérer humilier déchiqueter détruire torturer violer. Il sourit. La peur crache aussi des dollars.

Le chemin est le suivant : Yoko Ono > Marina Abramovic > web : année de naissance de Marina Abramovic, 1946 > web : année de Naissance de Donald T, 1946 (quelques mois plus tôt) > je les imagine bébés > je les retrouve à New-York aux mêmes moments. J'ignore pourquoi j'ai tiré le fil, traité ce duo incongru. Quelque chose m'échappe, me laisse en suspens, se cache.

Il a peur des voix, il est terrorisé par les voix, peur des menaces proférées par les voix, peur de devenir fou, peur que personne ne s'en rende compte, peur de devenir fou seul dans sa maison du bord de route, peur que la psychiatrie de secteur un jour ne passe plus, peur de perdre sa femme, peur du gars qui va au yoga avec sa femme, pas peur de menacer le gars de mort, peur d'être à nouveau pauvre, peur que la guerre revienne, peur de révéler sa condition primitive, peur de révéler sa condition par le langage, peur des mots grossiers, peur des mots familiers, peur des blagues, peur de révéler sa condition par les manières, peur de révéler par la crasse la mauvaise tenue le lit pas fait les chaussures pas cirées, peur d'être complice de ce qu'il a vu, peur de reproduire ce qu'il a vécu, peur d'aller en prison pour ce qu'il a fait, peur de dire ce qu'il a fait, peur de mourir, peur de la mort à cause des voix, peur du jugement, peur de Dieu, peur de ne pas en être, peur des esprits qui sonnent à sa porte la nuit, peur des esprits qui reviennent, peur du Diable qui est dans la maison, peur de payer ici-bas, peur de payer après.

Écrire la peur. La frousse, la trouille, les jetons, la frayeur, l'effroi. Écrire la peur sans s'attacher à la cause de cette peur, écrire la peur comme elle est, brute, massive, écrasante, imposante. Écrire la peur sans chercher à la façonner. La suée, l'épouvante, l'horreur, la terreur.

Oriane Ottavio connaît la peur. Oriane Ottavio a toujours eu peur. Elle a traversé sa vie avec la peur pour compagne, elle a grandi avec la peur pour tutrice, elle a découvert le monde avec la peur pour guide. Aussi loin qu'elle s'en souvient, Oriane Ottavio a toujours eu peur. Elle est née avec la peur au ventre, comme si elle avait attrapé un microbe en naissant, lequel avait grandi dans ses entrailles en même temps qu'elle. Une peur généraliste, une peur de tout. Peur du noir, peur de l'étranger, peur de la différence, peur de la nouveauté, peur du vide, peur de vieillir, peur d'avoir peur. Oriane Ottavio connaît cette peur qui veut la ronger, elle la connaît bien. Dans nombre de situations, elle a réussi à s'en faire une amie. Ce n'est pas facile de négocier avec sa peur, Oriane Ottavio y est parvenue malgré tout. Enfant, elle a appris à combattre les monstres dans la cour de l'école, dans la rue, dans sa chambre jusque sous ses draps. En grandissant, elle s'est forgé une armure de plus en plus épaisse, de plus en plus solide. Bien sûr, parfois, la carapace se fissure. Parfois, l'armure est trop lourde à porter et Oriane Ottavio doit s'en défaire et redevient fragile et vulnérable. Mais malgré ces blessures, Oriane

Ottavio a réussi à ne pas se faire engloutir par les ténèbres.

Écrire la peur. L'effarouchement, la panique, la couardise, la pleutrerie. Écrire la peur en pensant à la vie, écrire la peur comme on décrit une amie qui nous accompagne partout où on va, partout où on vit. Écrire la peur sans se soucier d'elle. L'angoisse, la lâcheté, la crainte, la hantise.

Oriane Ottavio a quinze ans. Elle trace au fusain des paysages d'ombres et de lumière, des lieux d'apaisement en noir et blanc. En noir surtout. Elle se tient cachée derrière le tronc sombre d'un arbre, dans l'obscurité d'une grotte, dans la profondeur d'un lac. Oriane Ottavio se dessine elle-même, invisible derrière les traits épais du bois carbonisé, à l'abri sous son armure de dessin. Oriane Ottavio a vingt ans. Elle dilue dans l'aquarelle les couleurs de ses pensées. Malgré la peur. L'armure n'y paraît plus, elle est un coucher de soleil en trompe-l'œil. Elle joue de l'illusion, du mirage, du faux-semblant. Elle manipule la peinture pour la faire mentir. Elle cache, elle simule, toujours invisible sous les coups de pinceau aériens. Et ce fardeau, toujours, qu'elle porte.

Oriane Ottavio a trente-cinq ans. Elle paraît si forte à présent. Elle enseigne le dessin à des collégiens qui ont tant de choses à cacher eux aussi. Elle enseigne l'art de se cacher et joue de son expertise auprès de son mari, encore aveuglé par sa beauté. Oriane Ottavio se maquille l'âme avec tant d'habileté qu'elle en oublie l'impermanence du subterfuge. La peur ne s'oublie pas.

Écrire la peur. La gorge sèche, les sueurs froides, le visage livide et blanc comme un linge. Écrire la peur et s'inventer un autre soi. Tisser quelqu'un d'autre avec les fils de sa survivance, les couleurs de ses douleurs cachées, la matière de sa peur. Avec son ombre.

Oriane Ottavio a cinquante ans. Le mari n'a pas survécu au décor en carton-pâte, pas plus qu'à l'absence d'enfant. Il a suivi une autre chimère plus jeune et plus féconde. Et puis l'armure d'Oriane Ottavio a commencé à donner des signes de faiblesse. L'oppression intérieure a passé la tête à la fenêtre pour s'inviter au banquet d'une fin de vie gargantuesque. C'est à ce moment-là qu'on est apparu. « On » est apparu. Au début, il était une présence discrète qui s'invitait la nuit dans le lit d'Oriane Ottavio pour disparaître aux premières lueurs du jour. On avait la peau douce des rêves, le visage aussi duveteux qu'une taie d'oreiller parfumée à l'eau de lavande. On était un amant transparent qui venait et repartait avant même que le soleil ne l'éclaire. Puis, sa présence fantasmagorique a lentement laissé la place à une attente bien réelle. On va venir, on va arriver, on est tellement heureux dans cet appartement du 2^e étage droit du 12 rue Évariste Murray. Oriane Ottavio vit en couple avec un homme sublimé et elle lui rend en amour toute la protection qu'il lui offre. Oriane Ottavio met toujours deux assiettes et deux paires de couverts sur la table, elle prévoit toujours de la place dans sa machine à laver si elle doit ajouter du linge au dernier moment, elle a changé la décoration de son appartement afin qu'on se sente chez lui. Le soir, en attendant qu'on rentre du travail, elle peint dans son atelier. Elle étale au couteau la peinture sur la toile d'une réalité devenue abstraite. Elle déchire dans des mouvements amples la peur enfin disparue, la peur enfin vaincue dans une réalité transformée. Puis, quand le souffle lui manque, quand elle a fini de danser son

cœur mis à nu sans plus de carapace ni d'armure, elle jette un œil par la fenêtre de la cuisine pour apercevoir sa voiture. On va bientôt arriver.

Peur du noir, peur de fermer les yeux, peur de seule, peur de sans elle, peur de avec, peur de plus jamais, peur de encore, peur de son chagrin, peur de ses larmes, peur de sa peur qui recouvre tout, peur de sa colère, peur de ce qui déborde, de ce qui passe traverse d'une peau à l'autre sans barrage, peur qu'elle parte, peur de s'endormir sans, peur de la perdre, peur qu'elle ne revienne pas, peur qu'elle l'oublie, peur qu'elle ne l'entende plus, peur qu'elle ne réponde pas, peur de hurler dans le vide, le noir, d'une maison où elle ne serait plus, où les murs absorberaient ses cris, ses appels, bouche ouverte et aucun son, peur d'être dévorée par la peur, engloutie, tétanisée, réduite à elle, résumée, sa peur.

Existe-t-il des écrivaines sans peur ? Peut-on écrire sans elle, imagine. Une écrivaine lisse sans enfance sans cicatrice. Non, écrire c'est forcément malgré. Peur qu'on lise en elle comme à livre ouvert. Peur que pas que sa mère, que les autres aussi. Besoin de prendre les devants. Montrer, écrire, quand dire ne se fait pas. Peur avant, peur après. Écrire avec la peur en toile de fond. Quoi qu'il arrive dans la vie ou dans l'histoire.

Il y aurait un personnage défini par sa peur. Un personnage courageux. Le courage et l'action pour conjurer sa peur. Son combat effrayant. Pour qu'on dise d'elle, peur de rien. Alors que peur de tout et surtout des autres. Et un autre personnage, juste peur de ne pas être

aimé, besoin d'être aimé par n'importe qui comme besoin de respirer, et cet autre encore, avec même besoin d'être aimé, mais se sentir indigne de l'être, à cause de cela réclamer plus encore de l'être, vouloir être aimé malgré, tuer pour être aimé, tuer pour que s'arrête ce sentiment de pas assez, pas du tout, cette peur d'être laissé, tuer pour la forcer à l'aimer. Le trou du dedans qui se fait gouffre, qui se fait siphon, mangeur insatiable à hurler sa faim, le personnage a été avalé, il n'est plus personne, il est devenu trou et appel au secours à hurler en silence et personne ne peut l'entendre. Alors le comprendre, imagine.

Codicille : comme en écrivant une peur en fait surgir une autre, passer d'un personnage à un autre.

a peur. peur du dos. de son dos, dos à peur. n'entend pas,
ne peut pas. pas de dos. trou dans son dos.

qu'un trou béant son dos. seul. et seul ne vient pas. sol.
zona. pierre.

a peur. pierre de tout. pierre. boule. bloc. pas de trou, pas
de dos. coule au fond. fuir par le puits.

fond du puits, nuit dedans. zona. temps.

a peur. temps. bloc au fond. temps d'attente. seulement
seul ne vient pas. pas bouger. écouter.

l'immobile. observer. zona. zona zoné... Maintenant.
Saisir / choisir un bloc

Descoliosum !

un autre dos viendra

s'endormir dos à dos

à portée

Saisir « / » pour choisir un bloc

ton dos cicatrisé

hospitalité à ta peur

à portée

*codicille : la peur d'un personnage qui aurait peur par son dos,
et peur du texte blanc et d'une
incapacité à adosser ses textes. + un cf Hospitalité au démon C
Alexandrakis*

La gorge se serre sans prévenir. On se croyait en sécurité tout à coup l'incertitude nous envahit. Ça commence par des picotements dans la nuque, avant de descendre jusqu'au ventre, s'insinuant par ondes successives, lentement, sans bruit, à travers tout le corps. Les muscles tendus, les épaules endolories, l'air se comprime brusquement dans la poitrine. Rien ne bouge, pourtant tout se tend en nous, se tord. Déflagration silencieuse. Le corps comprend ce qui se passe avant l'esprit, avant même qu'il sache ce qui s'est déclenché. Un frisson irrégulier, cette hésitation dans un pas, un mot à la place d'un autre, une seconde tout se trouble, le sol soudain paraît moins stable.

Les mots étaient là, prêts à sortir, à s'agencer en phrases claires, fluides, et soudain ils ne viennent plus, deviennent flous, inaccessibles. Si on insiste c'est pire, ils s'effacent. On les sent encore, quelque part, flottant à la lisière de la pensée, mais ils refusent de sortir, ils restent hors de portée, comme une langue étrangère qu'on maîtrisait plus jeune mais dont il ne nous reste plus que des bribes. Tout se morcelle, se déforme, échappe à notre contrôle. Et dans le silence qui s'installe en nous, quelque chose d'indicible s'épaissit, prend de l'espace. Toute la place.

Ce que l'on perd sans s'en rendre compte ne revient jamais tout à fait. Les visages familiers s'éloignent. Au début, ce sont de petits détails, un grain de voix qu'on ne perçoit plus, une intonation qui sonne faux lorsqu'on essaie de se la remémorer. Les contours des objets

s'effacent. Les prénoms se diluent dans notre mémoire. Bientôt ce ne sont plus que des silhouettes lointaines que l'on croit reconnaître sans certitude. On fouille dans ses souvenirs. On cherche vainement quelques traces dans ces vestiges, des preuves que tout n'a pas disparu. Mais ce qui n'a pas été prononcé depuis longtemps ne surgit plus, et ce qu'on pensait inaltérable finit par ne plus être qu'un vide que rien ne comble.

Les nuits sont trop longues. Le silence épais, l'air immobile. L'obscurité cache quelque chose qu'on ne peut pas nommer, mais qui pèse et nous maintient dans l'incertitude. En retrait. On tend l'oreille, on retient son souffle. Chaque craquement, chaque ombre qui bouge derrière nos paupières closes devient présence. Le cœur bat plus fort, répercute une menace qui n'a pas de forme, qui n'a pas besoin d'en avoir. On voudrait se lever, allumer une lumière, mais le simple fait de bouger semble dangereux, comme si un geste trop brusque pouvait déclencher ce qui, jusqu'ici, reste silencieusement tapi dans la pénombre. Le couloir se prolonge plus loin que d'habitude, la porte entrebâillée semble ouvrir sur un autre espace que la pièce qui dans la maison nous est familière. De jour, tout est à sa place. Mais dès que la lumière baisse, avec la fatigue, ce qui était évident se trouble. Il suffit d'une ombre projetée de travers, d'un reflet déplacé, et plus rien n'est pareil. L'incertitude nous gagne et ne nous quittera plus.

Le corps ressent tout avant même qu'on y pense. Une sensation au creux du ventre, une respiration qui s'accélère sans raison. Quelque chose alourdit nos gestes,

ralentit nos mouvements, tire discrètement sur nos membres comme une force invisible. On ne sait pas d'où ça vient, on ne sait pas si ça passera vite ou si ça restera là, pendant des heures, des jours à nous entêter. Il y a des tensions, des crispations qu'on apprend à ignorer. Mais elles finissent par s'immiscer jusque sous la peau et peuvent surgir au moindre signe de faiblesse ou d'inattention. Parfois, ce n'est qu'un regard. Quelqu'un qui s'attarde une seconde de trop, un échange qui ne devrait pas être inquiétant mais creuse en nous son pernecieux sillon. Un visage neutre qui paraît cacher un lourd secret, une expression trop figée, un sourire qui ne va pas jusqu'aux yeux. On se dit que ce n'est rien, c'est dans notre tête, ce n'est qu'une impression. Ça va passer. Mais c'est quelque chose qui s'accroche, qui ne veut pas disparaître. Comme si un avertissement silencieux s'était glissé dans cet instant, dont une part de nous avait conscience mais sans réellement la comprendre.

Un bruit derrière soi, une phrase à demi entendue, une porte qu'on croyait fermée. Une irrégularité et tout bascule. Un instant, tout semble intact, l'instant d'après, une fissure s'ouvre, un soupçon nous perturbe, c'est une angoisse diffuse, un pressentiment dont on ne se débarrassera pas si facilement. Ce qui ronge est invisible. Il détruit de l'intérieur. Ce n'est pas seulement une ombre dans un coin de la pièce, un bruit au loin, un objet déplacé sans raison. C'est un poids sur la poitrine qui ne parvient pas à se dissiper, la mâchoire crispée, les épaules tendues, une sensation persistante qu'on perçoit toujours trop tard. Pas un cri, ce n'est pas un sursaut, c'est plus profond, beaucoup plus ancré en nous. Et quoi qu'on fasse, ça ne disparaît jamais tout à fait, la peur.

Codicille : Le livre de Christine Jeanney et ce troublant passage sur la peur, m'a rappelé le très beau et troublant livre de Virginie Poitrasson, que j'ai évoqué sur mon site à sa sortie : Tantôt, tantôt, tantôt, paru aux éditions du Seuil dans la collection Fiction & Cie dans lequel la peur est l'enjeu central et l'événement fondateur, le moteur et l'objet de l'écriture. « La peur a une allure plus qu'une forme, ou plutôt elle a des allures ». Dans mon texte, l'intention était d'écrire sur la peur sans jamais utiliser une seule fois le mot Peur.

Émerger de la nuit mais Peur. Desserrer les paupières les mâchoires mais Peur. Bouger rompre le silence dedans dehors autour mais Peur. Ouvrir les volets mais Peur. Faire entrer la lumière mais Peur. Enjambrer la fenêtre mais Peur. La porte mais Peur. Passer le pas de la porte mais Peur. Sentir l'air sur mon visage la chaleur du soleil la douceur du printemps les parfums du jardin mais Peur. Ouvrir les poings mais Peur. Tendre les bras mais Peur. Tenir ta main mais Peur. Te serrer contre mon cœur mais Peur. Serrer ma peur. Verser des larmes mais Peur. Faire un pas mais Peur. Marcher mais Peur. Courir mais Peur. S'enfuir mais Peur. S'enfouir. Articuler parler dire formuler demander questionner mais Peur. S'ouvrir mais Peur. Sourire mais peur. Tassé. Danser mais Peur. Chanter mais Peur. Souhaiter mais Peur. Penser mais Peur. Panser mes peurs. Construire mais Peur. Regarder mais Peur. Voir mais peur. Me regarder mais Peur. Me voir mais Peur. Me parler mais Peur. M'entendre mais Peur. M'écouter mais Peur. Me nommer mais Peur. M'aimer mais peur. Nommer mes peurs. M'appartenir mais Peur. Partir mais Peur. Rester mais Peur. Aimer mais Peur. Défendre mes Peurs de peur. Me défendre mais Peur. Prendre m'éprendre mais Peur. Goûter mais Peur. Savourer mais Peur. Profiter abonder donner partager échanger mais Peur. Écouter mais Peur. Dire mes peurs terreurs mais Peur. Espérer vouloir aspirer souhaiter mais Peur. Mériter mais Peur. Oublier mes Peur. M'oublier mais Peur. M'échapper mais Peur. Disparaître mais Peur de disparaître. Apparaître mais Peur. Pardonner mais Peur. Être mes peurs. Nommer

mais Peur. Dire mais Peur. Crier hurler m'arracher mais Peur. Écrire mes Peurs. Me défroisser me déplier me lever me déployer mais Peur. Me dévisser me disjoindre mais Peur. Me rejoindre me retrouver mais Peur. Me consoler mais Peur. Me reposer mais Peur. M'apaiser. Bercer mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs mes peurs.

Codicille : En miroir à l'inventaire de Christine, un autre inventaire pour tenter de mettre en scène l'étouffoir qu'est la peur et son pouvoir coercitif et mutilant dans le cadre d'une recherche pour un travail en cours.

Monsieur K n'est jamais retourné à Bruges sa ville natale. Monsieur K n'est jamais retourné à Bruges sa ville natale car il a peur. Il y a vécu suffisamment longtemps pour s'en bâtir un souvenir et il a peur que la ville ait changé. Monsieur K a peur de la nouvelle apparence qu'aurait pu revêtir sa ville natale en quelques années. Il a peur que le réel trahisse son souvenir. Monsieur K a peur de ne pas reconnaître sa ville natale. C'est la sienne et il a peur qu'elle lui échappe. Il a peur que sa ville natale soit devenue une autre ville, une ville qu'il ne reconnaîtrait pas. Monsieur K sait que sa ville natale était son paradis et il a peur du paradis perdu. Le paradis perdu est un souvenir et il a peur de son souvenir. Il a peur que son souvenir change, qu'il s'étiole, qu'il se volatilise. Monsieur K a peur que son souvenir disparaisse et que s'il disparaît sa ville natale disparaisse avec lui. Monsieur K a peur que sa ville natale ne soit plus que l'ombre d'elle-même. Il a peur que cette ombre occulte sa vie. Il a fait de sa ville natale une ville de rêve, une ville de son rêve à lui car il sait que le rêve n'est pas la réalité quoiqu'en disent certains. Monsieur K a peur de la réalité car il sait que la réalité envahit tout, corrompt tout, mais pas le rêve. Il a peur de la réalité, c'est pourquoi il cultive le rêve. Et le rêve il le construit, il le façonne à son goût. Mais il a peur que le rêve lui échappe alors il tente de l'enfermer. Il tente de l'enfermer dans ses toiles, des toiles qui représentent sa ville natale rêvée. Monsieur K a peur que Bruges sa ville natale ne soit plus ce qu'elle était alors il l'enferme dans le rêve. Il a peur de perdre le rêve alors il enferme le rêve ses toiles. Monsieur K a peur de perdre

ses toiles alors il les enferme dans sa maison et il referme la porte sur lui-même. Monsieur K a peur que tout se perde alors il a décidé de tout maîtriser. Il a peur de se perdre lui-même alors il ne veut montrer que son image maîtrisée. Monsieur K a peur de perdre sa ville natale. Il a peur que sa ville natale se perde. Il a peur que Bruges sa ville natale ne soit plus.

Codicille : Que Monsieur K ne soit jamais retourné à Bruges ne tient pas du rêve.

Paul a peur. Peur des plaques d'égout en équilibre sur l'abîme, peur du taille-haie du cantonnier, peur de la lame de son rasoir, peur de la passerelle, peur du coupe-papier de la secrétaire, peur des berges sombres le long du fleuve, peur du zip de sa Fermeture éclair, peur de la paire de ciseaux, peur des baies vitrées, peur des pales de ventilateur, peur des flaques sans fond, peur du tranchant de la feuille de papier, peur des caniveaux où tout s'évacue, peur des toboggans, peur des épines, des aiguilles, des lames.

Paul imagine ce que sa main pourrait faire. Étiré sur la planche à découper, son pénis est un bout de viande. Le couteau dans la main, il imagine la résistance des corps caverneux sous la lame, des corps spongieux sous les corps caverneux, et l'urètre comme un tube qu'on pourrait sectionner en petits tronçons ou bien effiler dans la longueur. Le long de la hampe, il promène la lame. Paul a peur d'en être capable. Cette pensée le tourmente depuis quelque temps. Quand il regarde des émissions culinaires à la télévision, au restaurant soudain lorsqu'un convive lève son couteau, à l'atelier devant la plieuse hydraulique, hier encore chez le boucher devant la trancheuse à jambon. Il y pense beaucoup. Beaucoup trop. Quelque chose ne va pas, Paul en a bien conscience. Et ce soir, au bistrot, après cinq Picon bières, il ne pensait plus qu'à ça. Il pourrait bien se couper la queue, qui l'en empêcherait ? Martine peut-être. Mais à sa démarche mal assurée, il a su qu'ils ne finiraient pas la nuit ensemble. Martine s'est mise à pleurer. Elle a commencé

à se traiter de salope. Plus il essayait de la consoler, plus elle l'insultait. Il était comme tous les autres. Il ne pensait qu'à sa bite. Ce qui était la vérité. Elle a pris son sac et l'a laissé payer l'addition. Tout le monde s'est bien marré. Ce n'était pas la première fois. Paul est rentré chez lui peu après. Il est saoul. Le lent va-et-vient de la lame sur la peau érectile de son membre l'excite. Le cœur pulse, l'artère honteuse interne frappe, le sang afflue, le pénis se tend par à-coup saccadé sur la planche à découper. Un coup précis suffirait. Il ne sentirait peut-être rien d'abord, puis il pisserait le sang en de puissants jets pulsatiles. Il se souvient. Les concours de bites à l'école, ces moments où, devant les pornos, ils se mesuraient entre eux. La première fois, ivre, les suivantes, toujours ivre. Les éjaculations trop rapides, les filles qui lui demandaient plus, comme si ça ne suffisait jamais, comme si quelque chose manquait, comme si c'était lui le problème. Merde, c'est pas lui le problème. Le couteau lui échappe des mains et tombe à côté de son sexe. La lame reflète son visage. Il se voit regarder son pénis et la lame alternativement. Tête de gland ! Et si tu te finissais plutôt à la vodka ? Au moment où il glisse le couteau de cuisine dans son bloc, son sexe dans son caleçon, un tremblement attire son regard sur le sol. À ses pieds, sur le carrelage, une tache sombre s'étend. Sans prendre le temps ni de reboutonner son pantalon ni de ranger le couteau, il tombe à genoux et observe la tâche qui se répand lentement. Il tend la main. Rien. Pas de surface, pas de résistance. Juste du vide. Un putain de trou, là, dans le sol de sa cuisine. Un souffle glacé s'en échappe,

remonte le long de ses paumes, s'enroule autour de ses bras, emprisonne ses tempes, veinule sa poitrine, enserme ses bourses, ratatine son sexe, raidit ses cuisses, enraye ses genoux, fige ses mollets, bleuit ses pieds. Puis, dans un crépitement, le trou se résorbe et le sol redevient le sol sous ses doigts. Mais ce n'est pas ce que Paul attendait d'un sol.

De la consigne précédente, j'ai gardé le souvenir de ce client que je croisais souvent dans un bistrot sur ma tournée de facteur. De lui, je savais peu de chose : il enquillait une dizaine de cafés le matin, passait au blanc à midi et finissait bourré en fin de journée. Je ne lui connaissais pas d'activité professionnelle. Effacé à jeun, presque timide et le regard inquiet, il devenait grossier lorsqu'il avait bu. Du genre à t'expliquer la vie en posant sa main sur ton avant-bras. Apparemment, il sortait plus ou moins avec l'esthéticienne du coin, dont les piliers de bar laissaient entendre qu'elle recevait beaucoup d'hommes... Un jour, j'ai appris qu'il avait sauté du douzième étage d'une barre d'immeuble dont j'étais également le facteur et où habitait ladite esthéticienne. Ils étaient plusieurs à jouer aux cartes ce soir-là dans l'appartement. Le type s'est levé, il a dit « ciao » et s'est jeté dans le vide. J'ai repensé à son visage de chien battu. J'ai pensé « cou coupé ». Du cou, je suis passé à son pénis... Bref, j'ai suivi le fil sans trop savoir où cela pouvait me mener. La symbolique derrière n'est pas finaude, mais pas plus que ne le sont les postures masculinistes qui s'assument ostensiblement en ce moment. Et j'avais ça en tête également, ce milliardaire qui joue avec des saluts nazis et brandit une tronçonneuse dont il ne s'est jamais servi de sa vie. La symbolique est tellement évidente, ça ne va pas chercher plus loin, il nous montre ses parties génitales. Et pourquoi le fait-il ? Parce qu'il est rongé par la peur. Peur de mourir, peur d'être insuffisant, peur des femmes, peur de ne pas contrôler. Enfin, je viens de terminer le roman de C. Delaume, Phallers, où des phallus sont réduits en charpie.

Elle une peur l'habite grossière et primordiale de satyres de doigts qui écartent de chairs pénétrées de chairs pénétrantes de caresses forcées de bouches dégueulasses. Déchire elles toutes cette peur silence hurlant dedans quatre murs ou poignard entre les feuilles dégoulinantes de lune ou rai de lumière sous la porte qui s'ouvre atroce fente ou sidération coincée dans l'absence de choix.

Une vague atteint le ciel et retombe dans un fracas qu'elle n'aura pas le temps d'entendre, submergée par la panique elle se dresse trempée de sueur collante, la vague est récurrente, la peur monte quand le monde se tait, les oiseaux, ses oreilles bourdonnent bien qu'aucun nuage n'annonce l'orage, la plonge dans la terreur au beau milieu du sommeil, rien où s'accrocher, et le temps s'arrête. Ils prétendent que dans la réalité la vague ne laisse même pas le temps de réaliser. Qui est là pour le raconter ?

Elle n'a jamais eu peur de la guerre, cette chose lointaine dans l'espace ou dans le temps, du sang en couleur ou en noir et blanc, des chevaux montés par des hommes de fer, des baïonnettes aux fusils, des canons pivotant sur une tourelle, du bruit des bottes, du pain qui manque, des rats débusqués dans les égouts pour être écorchés faute de lapins, de l'insécurité seconde après seconde, le ventre qui se tord, des pointes de flèches en silex, des sirènes

d'alarme, des épées trempées. Les monuments aux morts rythment le paysage de la plaine, de paisibles patelins en places de la mairie, pas plus atroces ni plus réels que l'homme torturés cloué sur les calvaires aux carrefours des champs, sans aucun rapport avec son expérience, car la mémoire des grands-mères et les récits des reporters s'inscrivent ailleurs que dans la peur, jamais jusqu'à ce que cet impensé de sa vie manifeste son existence par une ombre qui s'allonge, une basse continue, et la bombe atomique, elle a peur maintenant de la bombe atomique.

Codicille : Cette phrase du texte de Christine Jeanney me reste en tête : « Imagine ce qu'on pourrait faire si seulement on n'avait pas peur. »

peur de l'été, peur de l'étude, peur de la porte ouverte, peur de franchir le pas de la porte, peur d'être remarqué, peur de la première parole, peur d'être bien accueilli, peur des regards des employés, préfère pas, peur de la petite fenêtre, peur du pupitre, peur du mur de brique rouge, peur du paravent vert, peur de la voix de l'autre côté du paravent vert, préfère pas, peur des moustaches de pirate, peur des biscuits au gingembre, peur de n'avoir plus de biscuits au gingembre, préfère pas, peur de devoir relire un texte, peur d'être insolent, préfère pas, peur des jurons entre les dents, préfère pas, peur de devoir faire un saut à la poste, préfère pas, peur de ne plus avoir de cirage, préfère pas, peur de plus avoir de savon, préfère pas, peur de ne plus avoir de morceau de fromage, préfère pas, peur de devoir répondre à des questions, préfère pas, peur de devoir être un peu plus raisonnable, préfère pas, peur de devoir quitter le bureau, préfère pas, peur de la main sur l'épaule, préfère pas, peur de recevoir trente deux dollars, préfère pas, peur de devoir enlever ses affaires du bureau, préfère pas, peur de devoir glisser la clé sous le paillason, préfère pas, peur qu'on appelle la police, préfère pas, peur d'être couvert d'injures, préfère pas, peur de devoir quitter, préfère pas, peur de devoir reprendre des écritures, peur de devoir faire un saut jusqu'à un autre bureau, peur de devoir organiser son départ, préfère pas, peur qu'on enlève le paravent, préfère pas, peur d'être

chassé du bureau, peur d'être chassé de la rampe, peur
d'être chassé de l'immeuble, préfère pas, peur de devoir
être commis dans un magasin de tissus, préfère pas, peur
de devoir tenir un bar, préfère pas, peur de devoir voyager
dans le pays pour acquitter les factures des marchands, préfère pas,
peur de devoir accompagner à travers l'Europe un jeune homme de
bonne famille, préfère pas, préfère pas, peur de ne plus pouvoir circuler
librement, préfère pas, préfère pas, peur de devoir regarder le ciel,
préfère pas, préfère pas, préfère pas, peur de devoir regarder l'herbe
sous les pieds, préfère pas, préfère pas, préfère pas, peur de voir le
cuisinier, préfère pas, préfère pas, préfère pas, préfère pas, peur de
devoir déjeuner, préfère pas, préfère pas, préfère pas, préfère pas,
préfère pas, préfère pas, peur de ne pas pouvoir dormir avec les rois et
les conseillers, préfère pas,

peur de l'humanité

préfère pas

peur de préfère pas

Rappelle-toi : la peur de se dire qu'un jour on n'inscrira ton nom qu'au mur d'une impasse minable, pas sur un grand boulevard comme pour Diderot, peur qu'on prenne ton nom juste parce qu'on ne connaît pas assez de noms de fleurs pour en baptiser toutes les rues d'un pâté de maisons et tout ça, alors que tu auras écrit tant de pages, peur d'avoir écrit tout ça pour rien...

Rappelle-toi : la peur que dans l'avenir quelqu'un qui évoque un livre sur les mystères d'une grande ville ne pense qu'à Sue, peur que toi, pauvre Féval, tu sombres dans l'oubli où sombrent tôt ou tard les faiseurs de feuilletons, les transpositeurs de fables bretonnes, peur de n'être même pas celui qui aurait imaginé les aventures d'un bossu autour des aventures de ces gens affolés par le banquier Law...

Rappelle-toi : la peur de passer à côté de ce qui est nouveau dans la ville, qui mériterait d'être sujet, dont il y aurait de quoi faire des tas d'histoires, peur de ne pas comprendre l'importance de ces voitures qu'on fait voyager sur des rails à la vapeur, peur de ne pas arriver à t'intéresser à ce qu'il faudrait.

Rappelle-toi : la peur qu'un jour il y ait plus d'aventures à vivre sur les rails que dans toutes les pages que tu auras écrites, peur d'avoir traversé pour rien toutes ces nuits blanches où tu auras échafaudé, peur que n'existent jamais tous ces livres que tu aurais pu écrire, peur que

n'aient jamais eu lieu tous ces moments où tu auras senti sous ta plume que quelque chose était en train de naître. Rappelle-toi : cette peur que ce qui naisse sous ta plume puisse mourir aussitôt.

Ici nous voyons son visage, le visage de ce comédien dans une séquence de film. Il regarde, il voit quelque chose que personne d'autre n'a vu ... et que voit-il ? on dirait qu'il va entrer dans une autre dimension, on pense que c'est ça, la peur - une peur au-delà de toutes les peurs, une terreur absolue, entrer dans la dimension comme si d'ici, il n'y aurait pas d'autres motifs, mais cette peur-là, pourquoi serait-elle plus intense que les autres, qu'il contemple le vide ou une apparition, le fait de ressentir une telle peur au-delà de toute possibilité d'expression verbale, est on dirait, ce qui caractérise la peur - autre chose que l'angoisse, l'angoisse aussi - une autre forme de la peur. Changeons de point de vue et regardons une image suscitant la peur, le narrateur, peut en faire la description, il peut énumérer ou faire le récit de la peur possible du personnage, on sait maintenant de quoi il a peur précisément, non comme dans la première séquence. Il voit une scène où des carcasses de voitures sont entassées sous des blocs de ciments, cette poussière ressemble à de la neige, le ciel est blanc de cendres, les carcasses de voitures sont fantomatiques. La peur devant l'absolue dénégaration, devant l'absolu refus de toutes transformations, saisi dans sa peur, il craint le changement et il craint l'immobilisme, il a peur du sommeil et il a peur de l'éveil, il a peur des autres et il a peur de lui-même, dans l'absolue nécessité d'agir pour fuir la cause de sa peur, il a peur des causes de sa peur et il

a peur des conséquences de sa peur : sa peur l'enferme.
Dans la peur, il ne voit plus le visage de l'autre, la peur est
une sorte de creux perdu, d'où seulement un cri sort :
mais le visage de l'autre est absent, il n'a plus de nom.

Peur de buter dans, trébucher et ne pas, balancement de bras projection de jambes, avant arrière, transfert de poids, centre de gravité éjecté de la verticalité, géométrie perdante, peur de cogner contre et ne pas, coup de pieds, martèlement de poings, taper sur et ne pas, peur d'abandonner, se laisser glisser s'étaler, peur de s'abattre comme la base du tronc de l'arbre éclate, il tombe d'un bloc et brise ce qui sous l'obscur de la frondaison s'abrite, peut-être étouffe, peur de rompre l'équilibre, trahir, peur de la place ouverte par la chute, peur de l'absence, du vide, peur de céder la place, déracinement, arrachement à la terre, le profond exposé à l'air la lumière, peur du cycle rejoué toujours rejoué, peur des redistributions, mort, croissance, naissance, peur du cycle brisé, peur de la rupture, fuir courir jusqu'aux forêts s'éloigner au plus loin et rattrapé par soi-même revenir, peur d'avant, peur d'après, peur de s'écrouler dans la tiédeur de l'humus, peur des germinations, graines tombées au hasard de vents contraires, peur des bruissantes fermentations, se fracasser comme la charpente du toit démembré, fatras de poutres crevassées, corps à terre, peur de l'immobilité.

Tandis que les parkings de la ville fleurissent, le Personnage se déhanche sans trop faire attention à ses nageoires qui se claquent au contact de l'air. Le Personnage ne se souvient plus où il a accroché ses mains, qui se liquéfient désormais sur un livre de poésie.

Le Personnage a peur de ne pas savoir s'il est un ange.

Il a peur que ses ailes ne soient qu'un problème de posture.

Il a peur de ne pas savoir s'il est le bon ange.

Il a peur que les autres le remarquent.

Il a peur de ne pas avoir le temps de balayer tout le ciel avant le soir.

Il a peur de ne pas trouver le balai et la pelle pour balayer tout le ciel avant le soir.

Il a peur que les autres le remarquent.

Il a peur des copropriétés.

Il a peur que des étoiles soient kidnappées et amenées illégalement en Italie, et qu'elles sont gardées cachées en ce moment dans certains des infinis appartements.

Il a peur de découvrir quels sont les emplois illégaux que les étoiles doivent accomplir désormais pour gagner leur vie et survivre au jour le jour.

Il a peur des centimètres qui restent jusqu'à son retour à la maison. Jusqu'à ce qu'il soit temps de rentrer à la maison. Les centimètres semblent être en fer.

Il a peur que maintenant qu'il est sorti, sa maison soit triste.

Il a peur que les services sociaux viennent le lui retirer.

Il a peur que les services sociaux viennent la lui retirer.

Vue panoramique, comme une carte postale de l'ancien temps. Le ciel mange la moitié de la vue haute, bleu clair, qui semble être en pleine dégustation du vert des jardins du coteau. Le fleuve mange la moitié de la vue basse, bleu foncé, presque pas bleu d'ailleurs, tournant au noir par-dessous les reflets, qui semble être en pleine dégustation du vert de la petite plaine du bas. Entre les deux, dans les mâchoires des bleus, le village, en long, avec le château au milieu, à peu près, mais surtout en haut par rapport au village, posé au-dessus, surtout au-dessus. Le pont est artère nourricière, presque fémoral de ce corps qui n'en finit pas de se faire mâcher, mais sans violence non-nécessaire, simplement naturellement. Comme une vache broute de l'herbe, j'imagine, ce serait la vue qu'on aurait de l'intérieur de sa gueule.

L'artpentie ne sait toujours pas de quoi elle a peur quand elle arrive de ce côté du pont, alors elle a peur de tout. C'est plus facile à gérer que de chercher encore sans trouver exactement.

Cherche. De quoi a-t-elle peur ? L'eau, bien sûr, premier élément, se balader au-dessus de l'eau sur un ouvrage de pierre n'est pas anodin. Cherche. La pierre, bien sûr, deuxième élément, construire un pont au-dessus de l'eau pour prétendre avoir maîtrisé la nature n'est pas anodin. Cherche. Le vent, bien sûr, troisième élément, celui qui souffle sans que rien ni personne ne puisse l'en empêcher, sans aucun contrôle. Cherche. Elle marche sur le pont au-dessus de l'eau et sent le vent sur la peau de son visage. Elle a peur, de tout.

De l'eau, de la pierre, du vent. Mais ce n'est pas encore ça.
Cherche.

De son corps en mouvement dans ces éléments. C'est plus
par là.

Cherche.

De son corps.

Trouve.

La peur avait commencé par un silence soudain. C'était une grande peur. De celles qui effacent les traits, figent les regards. Un abandon. On avait appris à l'enfouir mais elle rejaillissait, se faufilait dans les moindres interstices. La grande peur se muait en petites peurs. La peur des araignées, du loup qu'on ne rencontrait jamais, d'être enfermée dans le réduit à la vitre fêlée — la fêlure dessinait un œil qui nous surveillait. On avait peur de s'endormir. De l'orage. Des chiens. On avait peur de nager au-dessus de l'eau noire. De se perdre. La peur de se brûler la rétine à observer les éclipses mais on pouvait l'éviter. On ne peut pas éviter qu'une montagne s'effondre. Une goutte froide. Un tsunami.

Il y avait eu la peur de mettre au monde. La peur des trahisons du corps. La peur de l'oubli. De renoncer. La peur des précipices. Il y a la peur des autres. Ceux qui nous suivent dans la rue. Qui persuadent. La peur de ne pas être entendues. De ne pas être crues. La peur de ceux qui voudraient vivre sur mars. La peur des armes à feu. La peur des feux qui s'allument de toute part. La peur des certitudes. La peur de lire La haine est un sentiment noble. La peur des mots vides. Il y a la peur des mots qui restent bloqués derrière les dents. La peur de ne plus s'étonner. On devrait avoir peur de ne plus avoir peur.

Peur de la tristesse qui mange ma peau, de mes larmes salées. Peur des regards des autres, de l'indifférence des autres, du mépris des autres. Peur de la trottinette à toute allure, du piéton qui attend, des sirènes hurlantes pompiers flics. Peur des langues qui crient, qui râpent, qui insultent. Peur de mes mots. Peur des joggeurs des vélos des poussettes. Peur des mains en poings, des poings en coups, des coups en dents en œil. Peur des plis du bitume des égouts des rats.

Peur réglée sur le dedans sur le dehors sur la vie sur la mort. Peur de vivre. Peur de mourir. Peur des pieds qui enflent, se crevassent. Peur de ne plus marcher. Peur de respirer l'odeur de la pourriture. Peur de respirer l'odeur de ma mort. Peur d'être laissée là sur un bout de carton sale. Peur de mes peurs. Peur qu'elles me prennent à la gorge qu'elles me serrent qu'elles m'étouffent. Peur de la pluie froide de l'hiver, du matin ensoleillé aveuglant. Peur du bleu du ciel, du blanc nuage, de la brume, de la grêle. Peur du temps, du temps qui passe sans que je laisse de trace, si ce n'est une traînée de sang sur le trottoir que les voitures éclaboussent.

imagine ; imagine une auto-stoppeuse ; imagine le bout de ta rue ; imagine une auto-stoppeuse au coin de ta rue ;
imagine une histoire pour rejoindre une image ;
imagine que tu racontes à ton auto une histoire ;
imagine : qu'au moment de monter dans l'auto il y a quelqu'un ; qu'en montant en auto ; une auto hantée ;
imagine que ton auto est quelqu'un ; imagine-toi ton auto hantée ;
imagine que tu te racontes une histoire d'auto ;
imagine une histoire qui fait peur ; qu'une auto-stoppeuse te précède : fantôme imagine la mort en personne ; imagine la mort en quelqu'un ; imagine qu'elle te conduit ; imagine la peur ;

visualise l'aube ; imagine une auto-stoppeuse avant l'aube ; imagine une auto-stoppeuse dans le blanc de l'auto ; imagine que tu la renverses sur le bord de la route ; suppose quelqu'un ; supposons que tu renverses quelqu'un sur le bord de la route ; imagine qu'elle te fait peur ; rêve qu'elle t'a surpris ; imagine un mouvement de peur ; imagine que tu tues ; imagine-toi tuer quelqu'un ;
imagine une histoire que tu te racontes en auto ; imagine que tu te racontes en auto une histoire ; imagine que tu ne puisses dire ce qui est arrivé ; que tu ne comprennes pas comment cela s'est pu ; imagine que tu ne l'aies pas vu venir ; que tu ne sentes rien ; n'aies qu'entendu un bruit ; imagine : tu as fauché quelqu'un ; tu as semé la mort ; tu l'as touchée ; imagine : la mort au coin de la rue
imagine quelqu'un à faire peur imagine la peur qu'elle te fait ; son regard ; imagine un regard

j' imagine ta peur ; imagine que tu quittes ta lecture parce que tu prends peur ; imagine que tu quittes ta lecture par peur de ce qui t'y attend ; imagine ne lire jamais ce que j'écris par peur de ce qui t'attend ; imagine que tu ne me lis pas de peur de l'inconnu que tu trouveras ; peur de ce sur quoi tu tomberas ; imagine avoir peur de ce que j'écris ; imagine que tu as peur de moi ; imagine que je t'écrive ;

que tu n'as pas eu le temps de la voir qu'elle est passée dans ton rétro ; qu'il y a un regard dans le rétro sans personne derrière : personne autour de l'auto ; que tu vois dans le rétro de l'auto de devant : raconte-le-toi : qu'un rétro devance ton auto avec un regard dedans ; qu'un rétro, qu'un regard flotte en avant de l'auto ; tu lis la peur dans le regard ; fais-toi peur

endosse la peur

imagine-toi nuit

imagine une intention ; imagine que je suis une intention ; imagine-moi texte ; imagine que je suis là ; que le texte te parle :

imagine que je te fais peur

que je ne sois pas une auto ; imagine que je ne sois pas un robot ; imagine que je sois une intelligence ; imagine que j'aie une intelligence artificielle de la peur ; imaginons : tu m'apprends la peur ; postulons une compréhension de synthèse de ce que c'est : la peur

supposons la peur acquise ; une synthèse de la peur ; un produit de synthèse de la peur ; imagine une définition de la peur ; sous-entends la question : quel besoin de

définition quand c'est chacun pour soi, quand chacun sait pour soi ce qu'est la peur ? définis la peur ; définis-moi la peur ; définis-moi ;

Peur de naître fille, peur déjà dans ce ventre-là, la peur autour, celle de sa mère, la peur de toutes celles avant, peur de l'homme, peur de ses coups, peur des insultes, peur des mots, leur puissance, l'effroi qu'ils véhiculent, peur de leurs yeux d'hommes, peur de derrière leurs yeux, peur de leurs images dans leurs têtes, peur de pas de défense, peur des rires, peur du groupe, peur du nombre, peur de ne pas trouver sa place, peur de la perdre, peur de ne pas comprendre, peur de la folie maternelle qu'elle est la seule à percevoir, peur de pas assez, mais aussi peur de ce qui déborde, peur de fermer les yeux, peur de seule, peur de sans elle, peur de avec aussi, peur de plus jamais, peur de encore, peur de son chagrin, peur de ses larmes, peur de sa peur qui recouvre tout, peur de sa colère, peur de ce qui déborde, de ce qui passe traverse d'une peau à l'autre sans barrage, peur qu'elle parte, peur de s'endormir sans, peur de la perdre, peur qu'elle ne revienne pas, peur qu'elle l'oublie, peur qu'elle ne l'entende plus, peur qu'elle ne réponde pas, peur de hurler dans le vide, le noir, d'une maison où elle ne serait plus, où les murs absorberaient ses cris, ses appels, bouche ouverte et aucun son, peur d'être dévorée par la peur, engloutie, submergée, tétanisée, réduite à elle, résumée, sa peur.

Existe-t-il des écrivaines sans peur ? Peut-on écrire sans elle, imagine. Une écrivaine lisse sans enfance sans cicatrice. Non, écrire c'est forcément malgré. Peur qu'on

lise en elle comme à livre ouvert. Peur que pas que sa mère, que les autres aussi. Besoin de prendre les devants. Montrer, écrire, quand dire ne se fait pas. Peur avant, peur après. Ecrire avec la peur en toile de fond. Quoi qu'il arrive dans la vie ou dans l'histoire.

Virginia sans peur... Ses livres, tu n'imagines pas.

Une perméabilité invivable qui ferait que vivre ne se peut ou se peut un temps puis plus la force de faire comme si de donner le change de faire croire de repousser la peur. Sa peur à elle et les peurs de celles avant de ceux autour qui s'agglutinent à sa peau. Peau qui ne sépare pas, qui ne protège pas, qui n'isole pas. Peau et peur, deux mots proches. Peau à vif et peur à fleur de peau. La peur de Virginia qui englobe toutes les autres. Le texte de Solange Vissac.

Mow a peur de l'oubli, peur de ne plus se souvenir, peur de perdre la tête. Elle a peur d'oublier. Elle a classé ses peurs, en a fait une longue liste, les a rangées dans l'ordre. L'ordre a beaucoup changé, elle en a rajouté, n'en a jamais enlevé et dans l'ordre aujourd'hui et depuis un moment, l'oubli vient en premier. Elle a peur d'oublier tous les bons souvenirs mais les mauvais aussi par peur de les refaire.

Mow parle peu, parler lui fait peur, peur des mots qui s'envolent quand ils ne sont que sons, qu'on ne peut plus rattraper, qu'on ne peut plus changer, modifier, corriger, affiner, peur du trop vite des mots quand on les dit, peur de ne pas avoir assez réfléchi, peur de se rendre compte, après, peur de se rendre compte, trop tard, peur de ne pas avoir l'idée, la bonne idée, au moment opportun. Alors elle veut écrire pour parler de ses peurs, pour réussir peut-être à faire parler ses peurs, peut-être comprendre ses peurs, les poser sur le papier, s'en débarrasser, leur coller à chacune une étiquette de mot, les appeler mot et ne plus les appeler peurs et puis les oublier, cet oubli-là ne lui fait pas peur. Elle veut partager ses peurs avec ceux qui liront son livre, partager ses peurs en tellement de lecteurs que les morceaux deviendraient tout petits, des morceaux si petits qu'ils deviendraient insignifiants, inexistants, que ses peurs n'existeraient plus. Mow a beaucoup trop de peurs, elles prennent toute la place bien au-delà de la place normale

des peurs. Tout le monde a des peurs ou alors on est mort de ne pas avoir assez fait confiance à la peur et d'être allé trop loin. Mais Mow a trop de peurs, ça déborde bien au-delà des peurs à écouter pour ne pas sauter dans le vide, au-delà de la peur du vide. Comme tout le monde, Mow a la peur du vide, mais peur de tous les vides, peur des vides dans sa tête et peur du vide dehors, peur du vide des oiseaux, des arbres et de la mer, elle a la peur des autres et la peur d'être seule, peur de ne plus voir personne, les vivants et les morts, peur de ne plus savoir regarder un peu plus loin, peur de plus savoir regarder quelqu'un d'autre, peur de ne plus savoir regarder tout court, peur de ne plus savoir faire de photos pour garder son regard, peur de ne plus savoir faire les photos qui éloignent l'oubli, peur de ne plus pouvoir vendre ces photos qui font vivre et qui donnent à manger, peur de ne plus avoir de quoi manger, et peur de ne plus vivre, mais peur de vivre aussi et surtout peur des autres, peur de leur parler, peur de les écouter, et puis peur qu'ils s'éloignent, qu'ils partent avec ses mots. Mow a peur de s'attacher, de devenir dépendante et de mourir de froid si jamais l'autre s'éloigne comme la dernière fois, elle a peur de ce froid, du froid de la solitude, mais elle a peur des autres. Mow a peur de ses rêves, peur de perdre ses rêves, peur que ses rêves s'en aillent et qu'il ne reste plus rien d'autre que les cauchemars.

Mow est la personnage née dans le cycle LVME, elle était dans ma tête, alors je lui ai fait des peurs plus ou moins sur mesure, histoire de la connaître encore un petit peu mieux. Peut-être à peaufiner du côté de la photo et du rôle anti-oubli qu'on peut lui assigner. Mow reviendra sûrement pour nous parler de tout ça.

À cet instant précis, petit matin où personne ne semble soucieux, si ce n'est lui, le seul à être assis seul ici. Tout est mouvement autour de lui, mais c'est son immobilité qui capte toute mon attention. Aucun bruit ne semble l'atteindre, il est peut-être sourd, ou juste tellement en lui qu'il s'est absenté de son corps dans la ville. Les glaçons ont fondu depuis longtemps dans le café. Il n'y a pas touché. La ville va et vient autour de son regard dans le vide, un regard inquiet, contenant toutes ses peurs. Des peurs images, bribes de souvenirs compromettants, peur de croiser un miroir, peur d'y voir son reflet rougir, peur que sa honte se voit. Peur de cauchemar dont le silence se souvient, après coup, des heures après le réveil, alors que tout le monde dansait, des corps tombaient les uns après les autres, sur la piste du chapiteau en pleine forêt, peur des lieux rêvés inconnus, chercher en vain leur origine dans l'enfance, les livres, les films, juste pour apaiser la peur, quitte à ne rien trouver... Des peurs sonores aussi, peur du crissement de pneus dans la nuit, peur du grondement de la tempête annoncée, peur des échos de la maison inondée, peur du craquement de la barque dans laquelle traverser le quartier, peur de se noyer. Peur de l'abolement de son chien laissé sur le toit, peur d'entendre, l'oreille collée au mur, les rumeurs à son sujet, peur de ses hurlements inutiles, peur de crier sur son enfant à défaut de le faire sur lui-même, peur du bruit de sa terreur... Des peurs odorantes, peur du parfum de

l'autre sur sa peau, peur de l'odeur du sang métallique dans la rizière, peur de la disparition de l'odeur de sa mère, peur de l'odeur de pluie si loin de chez lui, peur de l'odeur étrangère qui pourrait trahir son secret, peur de toucher, d'être touché aussi, par des insectes non identifiés, peur de prendre dans ses bras le nouveau né, peur de l'étouffer, de le casser, peur de toucher sa plaie et l'infecter, peur de ne pas avoir touché 3 fois la poignée de la porte d'entrée, peur de se dévisager sur l'asphalte, peur du soleil sur sa constellation de grain de beauté. Peur d'être vu sous un jour détestable, peur de voir ceux avec qui il a eu un différent, et ils sont nombreux, peur de trop regarder le soleil, de tenir le regard comme pour s'aveugler, peur de voir ce qu'on le cache dans l'œil de bœuf mais côté porte fermée, peur de regarder mon reflet et soudain me reconnaître, je pourrais continuer sans fin la liste des peurs qui l'habitent, alors que son café a fini par déborder. Le gérant s'approche, s'adresse à lui qui reste sans réponse. Il finit par oser lui tapoter sur l'épaule pour le sortir de sa torpeur. Mais au lieu de se retourner, le corps tombe sur le trottoir, léger, sans aucun bruit, comme une feuille de papier.

Tu as eu un sourire navré devant son recul, ce début vite jugulé de fuite mais tu la connais la crainte, tes craintes de maintenant et de toujours, crainte du noir profond, crainte de la solitude quand elle se fait abandon, crainte de la foule, crainte d'avoir peur, crainte d'être emportée, crainte de détester, crainte d'endormir colère, crainte de la perdre cette colère, crainte de te perdre, crainte d'accepter, crainte de l'engloutissement, crainte de la furie abêtie, crainte de perdre sagesse, crainte de ne plus voir, crainte de perdre accueil, crainte de ne pas voir beauté, crainte de perdre sourire, crainte du silence absolu, crainte des bruits de liesse avinée, crainte du tonnerre, crainte des chuchotements, crainte des amateurs de nouvelles, crainte des regards, crainte d'être vue, crainte d'être niée, crainte de négliger, crainte de blesser, crainte de mentir, crainte d'être courtisane, crainte d'être impolie, crainte de la bêtise assénée, crainte de la cruauté, crainte de ne pouvoir aider, crainte de renoncer, crainte des blessures, crainte de la douleur entêtée, crainte des pleurs publics, crainte du fiel, crainte de la sournoiserie, crainte du mépris des cons, crainte de l'assurance, crainte de l'autorité imbécile, crainte des évidences consacrées, crainte de l'irruption, crainte du soudain, crainte du froid, crainte de la chute, crainte du moche, crainte de mépriser, crainte de la dépendance, crainte des maux mais crainte surtout du Mal, crainte de

ne savoir aimer, crainte de ne pouvoir aimer, crainte de
l'amour, crainte de ne plus craindre.

Ses parents et son mari lui répètent, elle le dit elle-même à ses enfants, aux voisins, aux amis de passage ; tu ne dois pas avoir peur ; peur de la tombée du jour, du lendemain, peur des jours qui reviennent. Tu ne dois pas avoir peur du manque, de la joie de vivre, de manquer d'horizon, de la ligne d'horizon ; peur du regard suspicieux de l'inconnu croisé au coin de la rue, peur des langues qui se délient, de ce qui se cache sous le béton, sous les képis, sous tes pas, ce grouillement indicible qui remonte au creux de l'estomac ; peur de ce que tu ne vois pas, de ceux que tu ne vois pas derrière les murs de barbelés, peur de ton visage qui ne sait plus sourire, de tes mains que tu serres et enserres, frottes, consoles, l'une contre l'autre comme pour te convaincre que rien ne te fait peur ; peur des ombres, des étoiles à peine visibles, des figures de la nuit ; peur de l'inquiétude et de la douleur, peur du mépris, des intrusions ; peur du rivage déserté, de l'immensité de l'océan, du bleu profond, des déferlantes, des grains de sable au fond de ta chaussure ; peur de te dissoudre dans le siècle, de ne plus retrouver l'insouciance et les images d'enfance, le velours d'une robe, les rubans soyeux dans les cheveux, le rose de tes joues, peur de ne plus sauter à la marelle, de chanter frivolement, peur d'oublier que l'on peut se cacher juste pour rire, pour jouer, se retrouver ; peur du naufrage, peur des sirènes, de celles du fond des mers, de celles qui extirpent des rêves au mitan de la nuit ; peur des trous de

la mémoire, dans le corps, peur des oubliés, des disparus, de ceux que l'on ne reverra plus ; peur des aurevoirs d'un soir, peur du chaos, des tirs de DCA, des éclats de lumière, des fumées qui s'élèvent, peur du silence avant le tumulte, des uniformes noirs, de bottes vernies, des marches en cadence militaire ; peur de l'indicible, des fissures dans les murs, des creux dans le temps ; peur des conversations derrière les fenêtres, au détour des chemins ; peur de tout dire, de trop en dire, peur des cicatrices qui se dessinent sur le cœur, peur des bouches torturées, des gestes camouflés, peur des signes dans le ciel, des vols aléatoires, des explosions, des courses effrénées, des grilles qui s'élèvent, des portes qui se referment ; peur de la faim, des restrictions, de la couleur des bons de rationnement, peur du jour qui s'épaissit, des barbares, des monstres, des hommes à deux visages, des sentiments qui tanguent, des actions que l'on n'entreprend pas.

Codicille : je suis en 1941, au 5 rue de l'île de Ré, quartier de La Pallice, La Rochelle. J'ai tenté d'imaginer ce que pouvaient ressentir les habitants alors que les Allemands entreprenaient la construction de la base sous-marine, transformant le quartier en base militaire.

Il y a des nuits où les murs enflent, la tapisserie respire, le sol se défile et c'est la chute dans la tourbillonnante spirale de la peur. Ensuite son corps va éclater en myriades de petits atomes, chair et âme entremêlées. Elle est une galaxie gelée. On approche de la porte. L'odeur du gin dans le verre laissé sur la table de nuit. Les si belles mains, elues.

Les gros insectes au moins dix centimètres qui battent des pattes à la lisière du lit. Les rats ! Les rats !

La peur du loup dans le jardin d'en haut, loup qui la dévorera tous les soirs dans son premier sommeil. La peur de la douleur qui adviendra à chaque fois. Ce n'est pas tant le loup qu'elle craint mais l'extrême douleur qu'elle ressent quand il la mange.

La peur des coups, la peur des cris. Sa mère qui lâche le volant de la voiture pour la battre avec ses deux poings. La vision de la route et de l'habitacle de la voiture quand elle est couchée sur son toit retourné. Sa mère, est ce qu'elle criait ou est ce qu'elle pleurait ? Monde à l'envers. Elle avait un petit nom cette voiture ? Si, si mais elle l'a oubliée.

Menace de mort, comme un arc tendu entre elles.

Peur de la boule de feu qui paraît-il entre par la fenêtre et ressort par la cheminée, peur des voleurs que la grand-mère évoque à mi-voix. Peur d'être étranglée en pleine rue par ce passant qui fond sur elle par derrière et lui

serre le cou. Et mourir noyée quand on sait si bien nager. Le lac n'est pas la mer, fallait lui dire. La peur d'être emportée au large par ce courant violent. La peur de passer la récréation en tournant en rond avec son cahier accroché dans le dos. Qu'est-ce qu'ils chantaient déjà, pour faire charivari, les petits camarades du baignon de l'école primaire de Ferney-Voltaire ? La peur de la règle de fer.

Coincée dans l'arbre ou sur le toit du garage, la peur du vide parce qu'elle ne sait que grimper et pas descendre. La peur de se jeter dans le vide. La peur de ne pas arriver à ne pas se jeter dans le vide.

Et ces petits coups de la peur soudaine, au cœur, au creux du ventre, au pli de la hanche, une contraction chez elle. La gorge sèche, le manque d'air. Le petit coup dur donné sur l'épaule par celui qui va lui voler son sac, la seconde d'après. Au boulevard désert, l'attaque par l'arrière là aussi - il faut qu'elle surveille ses arrières- d'une sorte d'homme-oiseau de proie, par une nuit très noire comme elle les aimait à l'époque.

La peur d'avoir à porter jusqu'au bout sa mort à l'intérieur.

On avait toujours eu peur de confronter, imagine quelle mort elle aurait eue si elle n'avait pas eu peur d'être seule, peur d'être elle-même, peur de dire non, peur de l'ignorance, peur de trop savoir, peur de décider, peur de faire des choix, imagine seulement si elle n'avait pas eu peur de dire non, ou si elle avait eu peur de la fuite, elle n'avait pas peur de la fuite, elle avait peur d'être seule, peur du monde, peur de la foule, peur des endroits étroits, peur des endroits sans porte, et peur des portes qu'on arrache, peur des fenêtres trop hautes, peur des fenêtres qui ne sont pas des portes, peur des petits appartements à petits loyers et peur des demeures qui avalent tout, peur de rester, peur de partir trop loin, peur car partir trop loin veut dire épïcêtre de quelque chose, peur de l'épïcêtre, peur des tremblements, peur de la terre qui convulse, peur de prendre l'avion, peur des métros bondés, peur des uniformes, peur des mouvements de foule, et de la fosse, peur de ceux qui pourchassent et hurlent, de ceux qui violent et tuent, peur d'être pourchassée, peur d'être suivie, elle avait très peur quand ils étaient véritablement pourchassés et tués et violés, peur que cela recommence, peur d'oublier, peur de trop se souvenir, peur de faire toujours la même chose, peur de ne pas avoir eu quelque chose de consistant, de substantiel, peur d'échouer, là, d'être juste là, peur d'être seulement, peur de voir le temps qui passe, peur de mourir avant qu'il ne passe, peur de vivre sans

n'en avoir rien fait du temps, peur de se dire que peu importe rien ne sera fait, peur de n'avoir le temps de rien, de faire de mauvais choix, de se perdre parmi les autres, peur de ne pas être respectée, peur de ne pas avoir été assez là, peur d'avoir été trop là, peur de ne jamais rien écrire, peur de ne jamais vraiment lire comme il faudrait, peur de la peur elle-même, la peur qui tord, la peur qui secoue, la peur qui panique, la peur de mourir seule, de mourir parce que seule, peur de chaque parcelle de ce corps tombeau, peur que la vie s'y accroche, peur d'être sourde, peur de ne plus rien entendre sinon une longue déflagration, un signal continu car le silence est bien sûr assourdissant, peur de hurler sans faire de bruit, peur de hurler tout court, peur que le cœur lâche et tombe, peur de se réveiller un jour et ne plus croire, peur de s'endormir, ou plus précisément de s'endormir, peur de dormir trop à plat, peur de voir le monde tanguer, peur que les jours se transforment en piège, peur de l'impasse, peur d'être dans un boulevard vide, peur de la vie après la mort, peur qu'après la vie, la mort seule